



Halifax

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par
jour.

SCÈNE PREMIERE

L'HOTE, DEUX ou TROIS GARÇONS, puit UNE FEMME DE CHAMBRE.

l'hotb.

Allo, mes enfants, dans un quart d'heure nos pratiques seront iri ; préparez les tables, et

que les habitués n'aient pas même la peine de demander. Ici, Thomas Dixon, un pot d'ale et la gazette de Hollande; ici, John Burleigh et Charles Smith, une bouteille de porter et un jeu de cartes; là, le seigneur Halifai, une bouteille de claret, des cornets et des dés. Que chacun trouve, en arrivant, ce qui lui convient; c'est le moyen

Goog(e

MAFASIN THEATRAL.

qu'on y revienne. (A la Femme de chambre, qui entre.) Ah ! ah ! qu'>»(*ce que c'est que cela ! FEMMS ni Cll%MBill. ■

Le ihè qu'a demandé cette jeune demoiselle arrivée U y a une heure, et qui attend le révérend monsieur Sim|iton.

l'iiotb.

C'est juste Demandez-lui si elle passe la nuit ici ou si elle compte toujours repartir ce soir. Va. t. i r. AnroM.

Voilà, tout est prêt comme vous l'avez dit.

l'hoti.

C'est bien. Alors une bouteille de bière au co< ~ | ducieur. et une boîte de foin et un picotin d'a> ^ votne au cheval.

On y va.

Il sort-

l'hotr, à la Femme tie chambre, qi i lient de j rentrer,

Kh bien, parl-tlle ou reste-t-elle?

LA FEMUR DR CIUMBRR.

Elle part aussîldl qu'elle aura vu monsieur ! Sampion.

Elle <orl ainsi que le« Garçoni.

SCENE II

1, 'IOTK, , «ut.

Ah! ah! voilà qui est singulier... une jeune lille qui voyage seule avec un conducteur de voi- ' tute, qui arrive à sii heures du soir et qui veut i repartir à huit, qui ne dit pas son nom. Ah! j pour cela, ii est vrai que je ne le lui ai pas | drmandé; mais... Ah! ah! voici autre chose! .. j

LORD DCDLRT.

Où e»t-elle logée?

l'hoti.

Là.

LORD DDDLir. monfroni la porte du fond à droite. Puis-je avoir cette chambre?

l'iiotr.

Elle est occupée depuis quatre jours par un jeune seigneur.

LORD noDLir.

Voudraii'il me la céder?

l'iiotr.

J'en doute, attendu que c'est une fort mauvaise tête.

LORD DUrilet.

Mais peui-lu m'en donner une autre?

l'iiootr, montrant la porte du fond.

Je puis vous en donner une à l'eitérieur.

Lonn nuDLET.

Je m'en contenterai. Tiens, voilà les arrhes.

Il lui Jonoe deux goinées.

l'iiootr.

Deux guinées! .Merci, monseigneur. Si monsei-* gneur a besoin de quelque chose, il peut com-^ mander. Monseigneur peut eompter sur moi.

LORD DUOLEV.

Que cette chambre soit prête le plus léi possible, voila tout.

l'hoti.

C est bien, monseigneur ; je vais veiller moimême à ce que monseigneur soit obéi.

lord nUDLET.

Va.

LORD DUDLEY

Une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans. avec ^ des yeux noirs, des cheveux noirs, belle à ravir, .

voyageant seule dans une voilure avec une et^pcce de paysan, u'csi-elle point descendue ici?

l'hoti.

A rinstani même.

LORD DUDLKY, ^eul.

Ah! cette fois, je vous liens, je l'espère, ma belle inconnue, et vous ne me glisserez pas entre les doigts comme vous l'avez déjà fait deux fois. Ah! ma belle enfant, vous voyagez seule, comme une Angélique ou comme une Hermine, et vous voulez faire la prude! C'était bon du temps de Cromwell, cela ; mais depuis que notre bon roi Charles II est remonté sur le trône, ces vertueuses ne sont plus de mise. Qu'est-ce que cela? tous les manants de l'endroit probablement.

CHOEUR de Pélertruff ^ .\Uon«, allons, allons,

Garçons,

Vite à boire 1 Buvons frais;

C'est le refrain des Écossais.

En buvant Souvent,

Nous perdions la mémoire.

Plus d'ennui, de souci ,

Le plaisir règne ici

SCÈNE V

LORD DUDLEY, LES HABITUÉS. s. fuit

LKS HABITUÉS, demandant.

Sémuel, d« rantes... Samuel, de la bière...

Samuel, des érhecs.

HALirAX, fntrant.

Samuel, du vin!... Âh! ahi nous avons joyeuse roaipagnie. Malheureusement, il n'y a ici que des mananli. Décidément l'âtellerie de maître Samuel est fort mal composée, je partirai demain. Ah! ceci du moins ressemble à une figure humaine!

Il Ta s'asseoir k la table de Dudley.

DUDLRY, levant ta t^te.

Pardon, monsieur; mais puis-je savoir à quoi je dois l'honneur que vous voulez bien me faire en prenant une place à cette table?

tIAIIFAX.

Voilà la chose, mon gentilhomme. Je suis en course dans ce canton pour affaire secrète et d'importance. Il y a trois ou quatre jours que j'habite cet hdtel. Je viens d'entrer dans cette salle avec l'intention d'y tuer le temps; j'en ai fait le tour, en regardant si j'y trouverais un visage à qui parler : des faces de croquants, voilà tout. Kofin, j'ai avisé dans un coin un personnage qui sent son gentilhomme d'une lieue, et je suis venu m'asseoir pour vous d^re ; —Eh bien, mai*, comme nous sommes à peu près les seules gens comme il faut qu'il y ait ici, faisons donc quelque chose, l'ausons, buvons ou jouons.

DUDLBY.

Diable! vous êtes de liaison facile, à ce qu'il paraît.

HAUPAX.

Que voulez-vous! quand on s'ennuie au fond d'une misérable province et qu'on a l'habitude de fréquenter la meilleure société de Londres, quand on se trouve en contact avec de pareilles gens, après avoir eu des rapports journaliers avec les Campbell, les BoUngbroke, les Durobar...

DODLCr

Les Dumbstr! Connaissez-vous sir Jebn Dumber?

IULIFAX.

Ab I ah! vous le connaissez donc vous-même?

DuniBT.

Si je le connais ! c'est mon intime ami.

HAMPAX.

C'est aussi le mien, et même le meilleur, le plus utile de mes amis. Entre nous, c'est un échange perpétuel de bons procédés. Toute sa vie se passe, ce cher sir John, à me demander des services, et toute ma vie se passe, moi, à les lui rendre. (A part.) Il est vrai qu'il me les paye.

I Donttr.

Ab! TOUS êtes son ami...

I Ah I mon Dieu, oui... quand je suis à Londres.

I U n'y a pas de jours que nous ne nous voyions.

DUDLVr.

Alors, à la santé de sir John Dumbar.

I A sa santé, et que Dieu lui conserve son rang,

I ses faveurs et sa fortune... sa fortune surtout. Maintenant, mon gentil-homme, que nous avons

I causé, que nous avons bu, si nous jouions un peu... qu'est-ce que vous en dites? voilà juste-

1 ment là des dés et des cornets qui s'ennuient à mourir.

DUW.EV.

' Volonlirrs. Que jouons -nous ?

Oh ! quelques guinées , voilà tout.

' nUDLRY.

Cela va. Aussi bien faut-il que j'attende ici.

' Alors, cela se rencontre à merveille.

DCDLEV.

Voici mon enjeu.

Et moi, voici le mien.

nuDi EY, teecuant let dée.

Vous avez raison, et vous devez cruellement vous ennuyer au fond de cette province. 'Jetant lee déi.) Sept.

Si je m'y ennuie! je le crois mordieu bien que je m'y ennuie. Heureusement il y a une chose qui me distrait. (Jetant lee dée.) Huit.

Il prrnd l'argmt et laiMe un second enjeu.

DUDLET, mettant à ton tour ton enjeu.

Laquelle?

Les gens de ce canton ne sont pas spirituels, c'est vrai ; mais en revanche ils sont horriblement bretailleurs... vous comprenez, cela frise l'Écos^e. et tous ces diables de gentihommes des Highiands ont une tête...

DUDLIT.

De sorte que vous avez des querelles, et cela vous occupe. {Il tecoue lee dét.) Cinq.

Oui, j'en ai ordinairement une par jour; cependant, je dois dire que celle bonne occasion m'a manqué hier et aujourd'hui ; je suis en retard, comme vous voyez. Heureusement qu'aujourd'hui n'est pas encore passé. {Amenant lee dét.) Huit.

Il prend l'anjeu. Même mise en scène qae ri-dessas.

DUDLST.

Et VOUS vous tirez toujours sain et sauf de ces petites rencontres?

Oui. à quelque égraignure près.

MAGASIN 1HÉATRAI-.

BUDLKY.

C e«l du bonheur. (JmeiumC Ut déi,) Neuf.

HALirAX.

Non; c'cei de l'êdreMe. J'ai beaucoup voyagé, et en Italie un vieui professeur d'escrime m'a indiqué une petite botte norentine infailible... Orne.

DUDLEY

Ah I ah I et où avez*vous appris le lansquenet?

lin France, cela; je l'ai joué cinq ou sis fois avec le chevalier de Grammont, qui était de première force.

DUDLEY

Oui. Dis.

Ah! vive Dieu! parlez^ moi de la France... voilà un agréable pays... beau ciel, belles femmes et beaux joueurs. Douse-

DUDLEY

Pardon.

Douse, voyei.

DUDLEY

Oui, je vois bien... Vous devez être malheureux en amour, monsieur.

Pourquoi cela ?

DUDLEY

Parce que vous avez du bonheur au Jeu.

Peuhl...

DUDLEY

Neuf.

Dis.

DUDLEY

Je VOUS demande bien pardon, monsieur, mais il me semble que vous trichez.

C'est peut-être vrai, monsieur... [Il prend les dés al Ui lui jette d la figure.)
Mais je n'aime pas qu'on me le dise.

DUDLEY, sa levant.

Monsieur !

(Juand je vous disais que nous n'étlons pas à la fin de la journée, et que j'attraperais mon duel T

DUDLEY

Oui, monsieur, oui, vous le tenez; soyez tranquille. et vous le tenez bien; Il ne vous échappera pas, je vous en réponds!

HALIFAX, portant la main à ton épée,

A vos ordres, mon gentilhomme.

DUDLEY

Non pas, s'il vous plaît! vous aurez votre duel, mais avec une variante... Je me défie de la botte florentine-

A défaut de celle-là, j'en ai d'autres à votre service ; qu'à cela ne tienne, monsieur.

•DUDLEY

Pardon; pour celle fois nous laisserons reposer I ' votre épée ; elle doit être fatiguée du service qu'elle a fait depuis quinze jours, et nous nous battons...

A quoi ?

DUDLEY

Au pistolet, si vous le voulez bien.

Moi, Je veux tout ce qu'on veut.

DUDLEY

Oui, vous êtes beau joueur, je sais cela.. Samuel. allez chercher les pistolets que vous trouverez dans la voiture.

SAMUEL

Mais, monseigneur...

DUDLEY

I Allez... U y en a justement un de chargé et l'autre qui ne l'est pas.

Tiens, comme cela se trouve!

j DUDLEY.

I Nous marcherons l'un sur l'autre.

H.UIFAX.

I Et nous tirerons à volonté; cela me va. i

DUDLEY

Seulement, je vous préviens que U balle n'est pas pipée.

SAMUEL

Voici les pistolets demandés, monseigneur.

j DUDLEY.

I Merci. Maintenant, monsieur, si vous vouiez

I me suivre...

I Où cela ?

I DUDLEY

Dehors... dans la cour, dans le jardin.

Vous êtes fou, mon cher; il fait nuit comme dans un four... pour nous éborgner, non. ma foi! je tiens à ma figure, moi!... et puis U pleut à verse, et cela empêcherait vos amorces de brûler: sans compter que cela souillerait nos pourpoints.

DUDLEY

Eh bien, OÙ nous battons- nous, alors?

Mais ici, si vous voulez; il y fait chaud, on y est à couvert, on y voit comme en plein jour; nous serons à merveille, sans compter que nous aurons des témoins qui pourront attester que tout s'est passé dans les règles.

DUDLEY

Soit.

SAMUEL

Comment! dans cet appartement? vous voulez vous battre dans cet appartement?

Dites donc, il appelle cela un appartement, lui !... Sois tranquille, mon brave homme; si l'on

Digilized by Google

(a caiM tai glaçai, tu lea metiru inr la carta, al on ta lea payera.

SAUCBL.

Uaia ja na puis pas permettre...

DUDLEY, fouillant d là poche.

Tu perrnettras tout ce qui nous plaira.

SASIUEL.

Mais je ne dois pas soulTrir.. .

IUUFai, fouillant d la pocAs.

Tu souffriras tout ce qui nous sera agréable. TODS DEUX, lui donnant ensemble chacun une pièce d'or, qu'il reçoit de chaque main.

Tiens I

sàudel.

AUons, TOUS faites de moi ce que vous Toulex.

DUDLEY

Arrière, messieurs. (Joua les habitués se reculent jusqu'au fond du théâtre. Présentant les pistolets par la crosse d Halifax,) Maintenant, si TOUS Toulei bien choisir.

C'est fait, monsieur. Ah ! ah ! tous avez U de jolies armes. Si jamais vous aviez l'idée de tous en défaire, pensez à moi, je tous prie ; je suis amateur.

DUDLEY, qui s'est reculé juiqu'd l'avant-icine d droite.

le TOUS attends, monsieur.

Pardon, je suis à tous. [Il recule jusqu'd l'angle le plus éloigné d gauche du spectateur; puis, au milieu du plus profond silence, ils marchent l'un sur l'autre; après avoir fait le tiers du chemin, Dudley tire, son pistolet rate.) Ah! il paraît que j ai pris le bon. (fi continue de s'avancer vers Dudley, lui pose le pistolet sur ta poitrine, puis levant (oui d coup le pistolet.) Deux -mots, s'il TOUS pialt, mon gentilhomme.

DUDLEY

Voyons, dites Tite et finissons-en.

En se pressant, on fait mal les choies. Croyezen le proTerbe iulien : Che Ta piano. Ta sano. Venez ici et causons.

SAHUEL, s'approchant.

Eh bien, qu'y a-t-il donc 7 HALIFAX.

Mon briTe homme, laissez-nous tranquUes, je TOUS prie ; nous parlons d'affaires.

SAHOEL, s'éloignant.

Ah!

HALIFAX, à Dudley.

Monsieur, mon avis est que la balle qui est dans ce pistolet vaut deux cents livres sterling, et même qu'à ce prix clic n'est pas chère.

DLDIXY.

Que voulez-vous dire?

Je veux dire que la balle qui est dans ce pis-
tolet est à vendre, que j'en demande deux cents livres sterling, et que je prétends que ce n'est pas trop cher.

DUDLEY

Ah ! je comprends.

BALIFAX.

Eh bien, que dites-vous du prix ?

DUDLET.

Je dis que si votre opinion est qu'elle les vaut, ce n'est pas à moi à vous contredire.

Ainsi donc, pour deux cents livres sterling...

DUDLEY

Je la prends, monsieur; suivez-moi, je vais TOUS les compter.

BALIFAX, à part.

J'aurais dû lui demander cinq cents guinées... j'ai été trop grand.

DUDLEY, à part.

Eh bien, voilà un effronté coquin... mais au moins il est brave. {Haut.) Venez, monsieur, venez.

Ils sortent.

LES HABITUÉS.

Et nous, suivons-les ; bien heureux que la chose se soit passée ainsi.

Ils sortent à leur tour.

SAMUEL

Que diable ont-ils pu se dire tout bas ?... et qu'est-ce que cela signifie?... ils marchent l'un sur l'autre pour s'égorger, et ils s'en vont en se tenant par des-

sous le bras... Enfin... ahl c'est vous, monsieur Samplon.

SCÈNE VI

L'HOTE, M. SAMPTON.

SAMPTOir.

Oui, mon ami... oui, c'eat moi... D'avez-Tong pai chez voua...

SilflTU.

Je <aï ce que tous cherchez... une jeune fille» n'esl-ce paa... diz-«ept ou dix-huit ana?

SAMPTON.

C'eat cela.

SAMUEL

Arrivée il y a vingt minutea.

SAMPTON.

C'eat cela.

SiMUEL.

Et qui repart dans une heure?

SAMPTON.

C'est cela.

SAMUEL

Eh bien, je vais la faire prévenir que voua élea

Digilized by Google

MAGASIN THEATRAL

SAMFTotl.

l'attèndf.

SAKUEL.

Mary, prévenai la jeune demoiselle que monsieur Sampton attend son bon plaisir, et demandei-ïoi si elle le recevra dans sa chambre ou si ellq passera ici.

U FEioiE DI cauuni.

J'i vais, monsieur.

, SAUDEL..

Dites donc, monsieur Sampton, savet-vous que si l'on avait une mauvaise langue , on Terait de drdies de conjectures sur une jeune fille de dixbuit ans qui voyage comme cela toute seule!

SalIFTON.

Et rpn aurait tort, mon cher Samuel ; car elle se rend à l'invitation que je lui al faite moi-meme.

SAKOEL.

Alors, vous la eonnaistex donet

sanrToif.

le ne la connais pas; mais j'ai connu sa mire, et sa mire en mourant m'a charge de lui nmettre un collier auquel est attache un secret de famille.

SAUniL.

Ah 1... vraiment... et ce secretT...

SAUPTO.V.

Mon cher Samuel, j'ai dit tout ce que je pouvais dire; ne m'en demandes pas davanuge; d'abord je ne sais rien de plus.

LA feuhe de ciiAiiBU, rentrant.

La jeune demoiselle attend monsieur Sampton.

8AHPTOV, passant dans in chambre.

C'est bien... merci.

II sort.

saudsl, seul.

Oh! il n'en sait pas plus... il n'en sait pat plus... cela lui plaît à dire, et je suit bien certain que s'il voulait parler...

dddliV, entrant et lut frappant sur l'épaule.

Mon cher hOte...

SAMUEL

Ab! pardon, mylord.

PODLET.

Etes-vous seul?

EAMOIL.

Oui, pour le moment.

DODLir.

Comment, pour le moment... vous attendez donc quelqu'un ici?...

SAMUEL

l'attends le révirend père Sampton , qui est entré chez notre jeune voya-geuse, et qui va en sortir.

miDLEV.

Bien... Vuulci-vous gagner vingt livres sterling!

SAMUEL

Ça ne se refuse pas.

DUDLIT.

Eh bien, sortez avec lui, et quelque bruit que vous entendiez, ne vous dérangez pas.

SAMUEL

Hais, mylord, quelle est votre intention!

DUDLEV.

Ohl vous êtes trop curieux, mon cher Samuel... Tenez , voilà vos vingt livres sterling ou à peu près...|Vous vous amuserez à les compter pendant que je resterai ici... cela vous occupera.

SAMUEL

Mylord, je suis reconnaissant...

DUDLET.

C'est bien... et moi aussi... Silence t SAMUEL, à Sampton, qui tort.

Eh bien, monsieur Sampton, avez-vous accompli votre mission!

SAM PTOM.

Oui, mon cher Samuel, et notre jeune demoiselle vous prie de faire mettre le cheval à la voiture, et de faire prévenir le conducteur de se tenir prêt à partir.

SAMDEL.

C'est bien, monsieur Sampton ; je vais sortir avec vous pour exécuter ses ordres.

Ils sortent.

DUDLET.

Partir... ohl pat encore... ma belle enlhnt, pas encore, s'il vous plaît... ma foi, ce Maraude avait raison, ma vie, estimée à deux cents livret sterling , ce n'était pas cher, et j'en donnerais volontiers le double pour que cette charmante enfant consentit a m'aimer... Allons... on n'entend plut, le moindre bruit... (il éteint la lumière, la scène resta dans l'obscurité.) Knuons, (Ouvrartt ta porte.) Pardon, ma belle enfant! Pardon !

Il entre.

UNE voix, dans la eouliste.

Au secours 1 à l'aide! à moi!

DUDLET.

Ab! vous pouvez crier tant qu'il voua fera plaisir, ma Lucrèce... personne ne viendra.

HALIFAX, entrant par la porta de ta chambre.

Vous vous trompez, mylord!

DUDLET, léichant Anna et te retourvumS.

Hein !

Anna sc sauve, mais en se sauvant, elle laisse tomber le collier.

Pardon, pardon, mon enfant, vous laissez tomber quelque chose... Halte la, mylord!... Mademoiselle! Ehl... ma fui, elle est loin!

DUDLET.

Laissez-moi poster, monsieur.

UAUFAX,

Pourquoi faire! pour courir après elle!....

non, non... non ipoa, s'il vous plaît... fi donc!

HALTFAX.

rooDseigneur, faire riroleoea à ane femme fans protection, capi défeoiel... Abl ce D'eit pai d'un gentilhomme 1

DUPUtT«

Comment, miiérahle, c'ait toi qui oiei me faire de la morale?

BAUPAX.

Et il 7 a pluï, roylord, je voua forcerai de la mettre en acitonl Ohl je saia ce que je mil... Je joue peut-être un peu adroitement; maiï tous safes bien que cela cit reçu, par le temps qui court... D'ailleurs, je suis beau joueur, tous en conTiendrez... EnŨn , j'ai tous les défauts que vous voudrez; mais je n'ai pas celui d'être un Uebe, et je vous te dis : c'est une lâcheté que d'abuser de la faiblesse d'une femme.

DUDLBY.

Allons! allons! assez, drêle! et laisiC'moi pas* ser!...

IUUFAX,

Je vous ai déjà dit que vous ne passeriez pas.

nuDUT.

Mail tu ne sais donc pas à qui ta parles?

Cela m'est pardieu bien égal I nODLBr.

Je suis lord Dudley, pair d'Angleterre!.** et je t'ordonne de me laisser passer*

Eh bien, moi, je suis Ualifas, intendant de sir John Dumbari et je tous dis que|Tou\$ ne pas* serez pas !

DUDLEY, tirant son dpée,

Eli bien donc, puisque tu m'y forces**.

Je n'avais pas eu de duel hier, cela fait mon second d'aujourd'hui ; la balance eat rétablie.** En garde, monseigneur, et teoes-vous bien !

Au moment où les deux hommes croisent l'épée, la toile tombe.

SCÈNE PREMIÈRE

Tient de LondreiT... Voilà Totre iKhellIng... D* Londrei I

TOM RICK, LE FACTELTi.

Od sonoe b la porte.

TOH RICK, allant à la porte.

On y va, on y va... Ah! c'eit voui, lecteur?

qu'eit-ce que voua apporter?

LK FÀCTXtHR.

Une lettre I

TOM RICK

Pour moi ?...

LE racTEini.

Non, pour madeffloiselle Anna.

TOM RICK

Elle n'eat pai ici , elle e.t à la meiiie avec ta KEur, miai Jenny... mais c'ea t égal, donnei toujours, je la lui remettrai.

LE FÀCTECCR.

Tenet !

TOM Etes.

Voua doit-on quelque chose?

LE FACTEDE.

Un ichelling, elle vient de Londres.

TOM RICK

Elle vient de Londres! comment, cette lettre-Ià

LE FACTEDE.

Directement. Dites donc, Tom. eat-co qna voua connaissez chez lord Clarendon, au château qui est à un mille d'ici, un certain air John DumbazT

TOM RICK

AhI oui , un vieux marquii, un vieux comte, un vieux baron; U y est depuia quatre jouri.

LS FACTEDE.

Ah ! c'est que voilà une lettre qui court apràt lui, et qui peut se vanter d'avoir fait du chemin, elle vient d'Ecosae... Elle a did à Londres, et do Londres elle] revient ici; betireusement qu'il y • presid dessus.

TOM RICE

Comment, elle vient de Londres anssi, eell* .là

SCÈNE II

TOM RICK, MU/, pu/l ANNA tl JENNY.

TOU RICK

Qoând on pense que Toilà une lettre qui n'est qu'un simple morceau de papier plié en quatre, et qui vient de Londres , tandis que moi , depuis cinq ans que je dessèche d'envie d'y aller, à Londres , je n'en peux pas venir à bout !... Oh I mais j'irai un jour à Londres... il n'y a que soixante milles d'ici à Londres, et avec une paire de jambes comme celles-là... mais entre deux soleils, j'y serai à Londres.

Anna et Jenny entrent. Anna danne son livre et sa mante à Jenny, quiles porte dans l'intérieur do l'hôtel, tandis j qu'elle s'approche de Tom Rirk. \

ANNA

Et que feras-tu à Londres, imbécile?

TOM RICK

Çc que j'y. [ferai, miss Anna, ce que j'y ferai? nia fortune... D'ailleurs, c'est comme cela, les jolis garçons font toujours fortune à Londres. Tenez, Jack... vous vous le rappelez bien Jack ? ANNA.

Non!

TON RICK

C'est possible, attendu qu'il avait quitté le pays avant que vous y vinssiez... Eh bien, Jack, il n'était pas si joli garçon que moi, U s'en faut... d'abord il avait trois pouces de plus, et puis des cheveux noirs^ce qui est fort laid.

ANNA

Merci 1

TOU RICK

Pour un homme... c'est fort joli pour une femme ; et puis un petit nez, ce qui est fort laid encore, et puis avec tout cela, mal bMi, des épaules larges comme cela... une taille mince comme cela... des petites mains, des petits pieds! peuhl... Eh bien ! ça n'empêche pas qu'il atourné la tête àuneduchesM.

Niais I...

TOU RICK

Niais tant que vous voudrez, mais c'est la vérité pure , la vérité du bon Dieu. Il était dans le parc SaintJames , une duchesse passait dans sa voiture... elle l'a regardé du coin de l'œil, elle s'est informée où il demeurerait, elle lui a envoyé sa femme de chambre... oui, oui, oui, sa femme de chambre, qui lui a dit devenir le lendemain, qui l'a fait entrer par une petite porte, qui l'a mtroduit près de sa maîtresse, et après qu'ils ont eu causé un instant en lête-à-tête comme nous causons là, la duchesse lui a dit: Mon ami, tu me conviens, et elle l'a logé dans le même hôtel qu'elle, elle lui a donné un bel habit galonné, et elle l'a fait monter derrière sa voiture !... Ah î

ANNA

C'esl-ù-dire qu'elle l'a pris pour ion domestique.

TOU RICK

Pour son domestique, fi donc! pour son laquais, entendez-vous?... Oh Dieu! oh Dieu! quand donc pourrai-je aller à Londres?... Ah! tiens, tiens, cela me fait penser que voilà une lettre pour vous qui en vient, de Londres.

ANNA

Une lettre pour moi?

TOM RICK

Ah! mon Dieu, oui, c'est un schelling que vous me devez.

Oh î c'est d'Arthur I

TOM RICK

Plalt-ilî...

ANNA

Rien.

TOM RICK

C'eit que vous avez dit comme cela: Ohl c'est d'Arthur 1

ANNA

C'est bon, va-l'cn à les affaires.

TOM RICK, à Jenny, qui se rapproche»

Dites donc, elle a reçu une lettre de monsieur Arthur.

LENNT.

Vraiment !...

ANNA, à Jenny»

Oui.

IBNNY.

Eh bien, son oncle?...

ANNA

Il ne l'a pas trouvé, mais enfin, il a appris qu'il était ici, chez lord Clarendon.

JKNNT.

Oh I mon Dieu , esi-ce que ce serait ce vieux sir John qui me tourmente tant ?

TOM RICK

Sir John Dumbar, c'est bien cela; je lui ai demandé ce matin s'il voulait m'emmener à Londres.

JKNNT.

Et a-Uil quelque espoir?

ANNA

Oui, il me dit qu'il 'ienl de mener à bien plusieurs affaires qui intéressent sa famille, et que, malgré ranlipaihie incroyable que son oncle s'acharne à conserver contre lui, il espère le fléchir; aussi, il ajoute qu'il part en même temps que sa lettre pour lui tout avouer, et qu'il sera aussitôt qu'elle ici.

JKNNT.

Ainsi, il va venir ?

ANNA

Oui, mais surtout, ma bonne Jenny, qu'il ne sache rien de celte horrible aventure de rhôlellcrio de Stilton!

JKNNT.

Sois tranquille, rien ne troublera votre bon-

heur , c'est si bon de revoir les gens qu'on aime I EUo soupire.

TOM RICK, à d^i^oix eld'un atr fin.

Oeurqui soupire N*a pas^ce qu'il désire.

JKNNY, tressaillant.

Que voulei'Voue dire, Tom Rick?

TOM mcK.

C'est bon, c'est bon, je m'endends,, c'est tout ce qu'il faut.

ANNA

Allez à votre besogne, Tom Rick.

TOM RICK

Tiens, c'est aujourd'hui dimanche, je n'en ai pas de besogne, je me croise les bras.

ANNA

Eh bien, alors, tenez-vous assez loin de nous pour ne pas entendre ce que nous disons.

TOM RICK

Oh! vos secrets, vos secrets!... on les sait... vous aimez monsieur Arthur, qu'il et mademoiselle Jenny aime un inconnu ; les voilà vos secrets.

JB.NNT , d'un ton ténébreux.

Tom Rick

TOM RICK

Oui, mademoiselle, oui, mademoiselle, je m'en vais; je n'ai pas dit cela pour vous fâcher, mademoiselle Jenny, mais c'est mademoiselle Anna qui n'appelle toujours imbécile, au lieu de m'appeler par mon nom de baptême , Tom, ou par mon nom de famille. Rick ; mais du moment où vous me priez de m'en aller, mademoiselle Jenny, je m'en vais!... (/I s'approcha de la porte.) Je m'en vais!... Tiens, monsieur Arthur!... Oh! il arrive là à cheval au grand galop ! Bonjour, monsieur Arthur, bonjour L., Attendez, attendez, je vais tenir votre cheval... làt...

ANNA

Ah! mon Dieu, c'est lui, Jenny!... Arthur et mon Arthur!

^AM/%«WMMMiM^M>V%MiVV«MV%WVWVWVWVWVWVWVWV%*VW

SCÈNE III

Lu M£hu, ARTHUR.

ARTUUS.

Anna, chère Anna !... bonjour, bonne petite Jenny; vous m'avez donc gardé mon Anna toujours belle, toujours fraîche, toujours jolie?... (A Anna.) Eh bien , je vous l'ai dit, Anna, je n'ai pas vu mon oncle. Vous avez reçu ma leure, n'est-ce pas ?

ANNA

La voici !

ARTUOn.

Mais je n'en espère pas moins qu'il consentira à notre union I... {Bai.) Vous n'avez dit à per« sonne que nous étions mariés ?

Pas même à Jenny !

ARTHUR

Bien, bien, chère Anna!

JBNNT, les regardant et essuyant une larme.

O James! James!

ANNA

Et quand parlerez-vous à votre oncle ?

ARTHUR

Aujourd'hui même; i! est chez lord Glarendod: or, quoiqueles principes de mon oncle soient tous düTérenis des siens, comme lord Clarendon est tout-puissant, de temps en temps sir John Dumbar vient lui faire sa cour.

TOM RtCK.

Oh ! à propos de sir John Dumbar, j'oubliais :[il m'a dit ce matin de vous prévenir qu'il viendrait déjeuner ici à onze heures précises, et comme U est

midi un quart, je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JENNT.

Tom Rick, va chercher le déjeuner ; moi, je vais m'occuper de mettre le couvert.

ARTHUR

Très-bien alors; quand mon oncle déjeune, c'est le bon moment pour le prendre; j'attendrai qu'il soit à table, je me présenterai devant lui.

ANNA

Et moi...

JBNNT.

Toi? ., toi, Anna!... occupe-toi d'être heureuse.

ANNA

Heureuse!... Ah! J'ai bien peur...

JBNNT.

De quoi?...

ANNA

Que sir John Dumbar ne donne jamais son consentement au mariage de son neveu avec une pauvre petite paysanne.

TOM RICK

Alerte! alerte! voilà l'oncle!

ARTHUR

Où cela?

TOM RICK

Au bout du chemin ; il descend la petite colline ; dans cinq minutes il sera ici.

ARTHUR

Ne te montre pas.

ANNA

Pourquoi?

ARTHUR

Mon oncle est un vert galant ; il D'aurait qu'à devenir amoureux de toi.

Oh I ü n'y a pas de danger, U a eu meilleur goût que son neveu.

ARTHUR

Comment cela?

ANNA

C'est k Jeimy qu'il fait U cour.

MAGASIN THÉÂTRAL

ARTHUR

Vraiment I qu'elle y prenne ^arde: pour arriver à ce qu'il délire, flr Jonb eit capable de tout.

TOM RICK, qui a rtgardé à laporU»

Il approche... il approche, le vieux!

JENNY

Kloignex-vousi ; cl loi, Totn, vite à la cave, cl monte une bouteille du meilleur vin que nous ayons... à gauche en entrant.

TOM RICK

Soyai tranquille; je sais oh II est le meilleur via que noua... que vous ayez.

ENSEMBLE

Air du J[^]>rlratl du

TOM-RICK

Lq voici, partons Tito,
Pour qu'il soit mieux servi;
Bon repas et bon gîte
Doivent l'aUendre ici.
AHItA.

Le voici, partons vite ;
Je to laisse avec IvI.
Mais la crainte m'agite
Peur ma chère ianny.
AarscR.

LtvoicI, partoMVite,
Pour qu'il soit mieux terri ;
Car la crainte m'agite
Quand je suis devant lui.
ItRNV.

Le voici, partei vite;
En demeurant ici ,
Nul trooblo ne m'agite ;
Je n'ai pas pour de lui.

SCÈNE IV

JENNT, acule, ptitt SIR JOHN DüMBAR.

JIMMT.

Anna m*a dit de me défier de sir John Donabar; <{ne puit-je avoir à cralo-dreT ne suis-je pas sur lea ferre» eiwus U protection de loni Gareimloo, le ministre doChartM II. 1 homme le pins veitueuide rAngleurroT— »l certes lord Clarendon ne permettrait pas...

BiR JOHN, emhfationt Jenny.

Que je t'embrasse... Eb bien, je t'embrayerai laoi sa permisaioDy voilà tout.

JKNNT.

oht monsieur 1

suiJoaN.

Khbien! quoi, toujours sévèrol... Qu'est-ce que c'est donc qoe ce» principes-là, morbleu?... c'était bon du temps de Tusurptieur, quand les hommes chan-
teient vèpres toutela journée, et que lea femmes poiui ml des tabes de religieuses;

maintenant qu'on ne chante plus vèpres que de deux à quatre heures, tous le reste du temps il faut bien chanter autre chose, et du moment que les femmes montrent leur tou et leurs bras, c'est pour qu'on les embrasse, U me semble.

JKNNT.

Quand mon mari médira ce que vous me dites là, je trouverai qu'il a parfaitement raison, monseigneur.

Petite folle que tu es, de t'enterrer dans une mauvaise hôtellerie de village, quand je t'oITreun hôtel dans te plus beau quartier de Londres; mais tu délestes donc la capitale, petite sauvage?

JRXNT.

Non, je serais enchantée de voir Londres, au contraire, et si jamais je me marie et que mon mari veuille m'y conduire, je l'y suivrai avec le plus grand plaisir.

Et en attendant, nous préférons les robes de toile aux robes de soie, les fleurs aux diamants; en attendant, nous trottons à pied quand nous pourrions nous faire traîner dans une belle voiture; je croyais qu'il n'y avait plus que mon coquin de neveu qui fût purilain dans toute l'Angleterre... Heim ! nous méprisons donc les robes de soie?... nous méprisons donc les diamants?... nous méprisons donc les voitures?

JE.NNY.

Au contraire, monseigneur, et quand ce sera un mari qui m'offrira toutes ces belles choses, j'avoue que je les accepterai avec le plus grand plaisir.

SIR JOUN.

Un mari! toujours un mari!... ces petites filles n'ont que ce mot-là à la bouche... vous croyez donc que c'est bien amusant un mari?.., non, non ; ce qu'il te faut à toi, petite, c'est un amant riche, magnifique, qui fasse de toi la femme la plus élégante de l'Angleterre, comme tu en es déjà la plus jolie.

JEKNHT, se reculant ^ faisant la révérence, et lui montrant la table.

Vous êtes servi, monseigneur.

Elle se retire.

Où diable la vertu va-t-elle se nicher !

Il s'assied à La table.

TOM RICK, «nfronf.

Monseigneur, voilà du vin dont vous me direz des nouvelles; de plus, voilà une lettre qui a fait un petit peu de bruit ; elle vient d'Écosse, elle a été à Londres, elle est revenue de Londres ici; d'ici elle a été au château; enfin la voilà, le facteur vient de me la remettre; il est passé par un chemin tandis que vous veniez par l'autre; il paraît qu'elle est très-pressée, monseigneur. (A part.) (A présent, allons prévenir monsieur Arthur ; je crois que c'est le meilleur moment.

im nm.

L'^eritarc deDodley; coDimeellem tranbii«I Qu'nt-ea que cela itgnlBe? toyoni!... a Mon P cher Dombar, dam un duel lani t  moini, j'ai B blet   mortellement par un drdie nommé PiUtUfii...    Ualiratl...    qui m'a pau   au tra- B ren du corpt l'épée q  'il n'a pal le droit da B porter ; comme cet homme eit    votre tervice, B je m'adreise    voua, mon meilleur ami, pour B obtenir vengeance de la majeat  ; et mainta- B nant, je meure plui tranquillement, dani l'oa- > p  rance que ce dr  le recevra le châtiment qu'il B mérite... Je vous supplie donc de le faire pen- B dre ausiit  t qu'il vous tombera sous la main; « c'est le dernier v  u de votre ami... Dudley, b (Parlant.) Lui, Dudley, tué en duel, et par Ualifai! ... Le faquin se sera permis de jouer au gentilhomme; il aura employé    courir le« tavernes l'argent que je lui ai remis pour chercher ma Gille... Et voilà comme je suis entouré : d'un côté ce drdie qui me ruine, de l'autre un maraud de neveu que je déteste, un hypocrite qui fait le bon sujet, un Insolent qui ne me donne pas une seule occasion de le chasser... un misérable qui a toutes les vertus, un gueni qui ne fait pas un sou de dettes, et que j'enrage de ne pouvoir déshériter, car tout le monde m'en bl  merait... Pourtant, ai ce qu'on m'a dit était vrai, lui aussi aurait eu une rencontre et avec le fils de lord Bolingbroke même I... Noua verrons comment vous vous laverez de celle-là, air Arthur I Ah I ah I abl... Quant   vous, maître Halifax, je vous tiens, et vous n'avezd  sormais qu'   marcher droit.. Mon pauvre Dudley I... A ta mémoire, mon pauvre amil

U bois.

aaTHCR , qui cieisf d'entrer tuf la finit ct  le pAraie.

Le voici I

sm JOHV.

Oh I oh I voilà de fameux vin... Tom lUckl

SIR JOHN, SIR ARTHUR

an iiTittni.

Désirez-vous quelque chose, mon onclef je suis    vos ordres.

SIR jomv.

Ah t c'est voua, monsieur et que taites-vous id, sH vous plaît?

sut aaron.

Je vous cherche, mon oncle I

SIR SOUR

Ah! vous me cherchez I voua me cherchez dans le Yorksbira quand je voua ai chargé de lenniocr à Londres les aSaires les plus UnporUntes!

sm Anmet.

Elles ioot teimlnées , mon oncle I sm jOB.v.

En huit jours ; voua avez dd faire de belle besogne.

SIR ARTinm.

J'ai fait do mon mieui, mon oncle, et j'eapto que vous serez content.

SIR lOHv, d port.

Vous verrez que le malheureux aura réussi an tout!... (A atr ArtAur.) Voua vous taisez!

sm ARTHUR.

J'attends que vous ro'interrogiaS, mon enclsl

SIR lOHH.

Oui, fais le respectueux I va , je te le conaslle... Eh bien , voyons , monsieur, ce procès avec mon fermier , Simon Damby , que je vous ai chargé d'arranger à- l'amiable, afin que mon nom ne paroisse pas devant un tribunal.

SIR ARTHUR

J'ai vu moi-même Simon Damby, mon oncles je lui ai fait lire toutes les pièces qui constatent votre propriété , il a reconnu qu'il avait tort, et il vous offre uns indemnité,

SIR lOHIt.

Ab ! il reconnaît qu'il a tort I ah ! il m'offre Une indemnité... Et que m'affret-
t-llt,.. quelque miafae...

SIR ARTBtm.

Voua m'avez dit de termliier avec' lui i tfOll cents livres sterling , mou oncle.

SIR JOUR

Certainement quejemcierappelle; aussi j'espere que vous n'avez pas eu l'au-
dace de terminer avec lui à moins do trois cents livres sterling.

sm ARTRUR.

J'en ai obtenu six cents , mon oncle.

sm JOHN.

Oui, qu'il ne payera pas.

SIR ARTHUR

Elles sont déposées chez votre homme de loi ; voilà son reçu.

sm loflH.

Voilà son reçu , voilà son reçu... eh bien, oui , voilà son reçu... mais après...

sm ARTHUR.

Comment après, mon-onclet mais m'aviez-vous donc chargé d'autre chose?

SIR IOHR.

Non, non... mais je sais ce que je veux dire; qu'est-ce que c'est qu'une ren-
contre que vous avei eue à Windsor avec le fils de lord Bolingbroke?

sm ARTHUR. '

Comment I vous savez, mon oncle...

SIR JOBS

Oui, je sais de vos nouvelles, nBonsieur le drôle ; quelque querelle de jeu ,
quelque rivalité de femme... quoique dispute de cabaret- m ARTHim.

Mon oncle, permettez-moi, Je vous prie, de garder le silence sur les causes
de eu dwL

MAGASIN THEATRAL

Sn JOHN.

Oui, quelque ciute booteuie que tous n'oiez pu^direT

sia AHTiua.

La cause est honorable, mon oncle... mais cepeodaot excusez-moi , je dois la
taire.

SIH JOHN.

Ah! TOUS devez la taire? et si jo ne veux pas que vous la taisiez , si je vous
ordonne de me raconter ce qui s'est passé , si j'exige la vérité toute entière?

SIR AUTHCa.

Je vous obéirai, mon oncle, car mon devoir avant tout est de vous obéir.

Obéissez donc, monsieur... car je vous ordonne de me dire la cause de cette
querelle.

SIR ARTICR.

Eh bien , mon oncle , lord Bolingbroke vous avait publiquement calomnié...
calomnié à la cour... calomnié devant le roi , et comme je ne pouvais pas de-
mander satisfaction à un vieillard , j'ai été la demander à son fiist

Uuml... et qu'avait-il dit, monsieur, lord BolingbrokeT

SIR ARTHUR

n avait dit, mon oncle, que pendant votre fuite avec le roi, quand vous vous
cachiez de chateau en chateau et de chaumière en chaumière... il avait dit que
TOUS aviez eu une fille... une fille à qui vous aviez abandonnée depuis... une

filles de l'existence de laquelle vous ne vous étiez pas même informé à votre retour, et moi j'ai été dire à son fils, sir Henri : Votre père a essayé d'attaquer l'honneur de notre maison, et votre père en a menti 1... Alors nous nous sommes battus.

Et vous avez eu tort de vous battre, monsieur. Oui, j'ai une fille... je le dis hautement, une fille charmante que je ne connais pas... mais cela ne fait rien... que je n'ai jamais vue, «mais n'importe, monsieur... une fille que j'adore, entendez-vous?... une fille en la recherche de laquelle je suis depuis... depuis quinze ans... une fille à qui je laisserai toute ma fortune!... Ah!

SIR ARTHUR.

Mais c'est trop juste, mon oncle ; comment j'aurais une cousine... une cousine jeune, jolie, sans doute... bonne certainement?

Oui, mais qui ne sera pas pour vous, monsieur, «entendez-vous?... car c'est déjà bien assez que vous soyez mon neveu, monsieur le redresseur de torts... monsieur le fier à bras... monsieur le don Quichotte.

SIR ARTHUR

Mais, mon oncle!

Taisez-vous, tenez, taisez-vous... Aller donner un coup d'épée à ce pauvre jeune homme', parce que son père, lord Bolingbroke, mon honorable ami, a dit que j'avais une fille!

SIR ARTHUR

Non, mon oncle, ce n'est pas parce qu'il a dit que vous aviez une fille, mais parce qu'il a ajouté que TOUS étiez un mauvais père... parce qu'il a dit que vous aviez renié votre enfant, parce qu'il a dit...

Ulfaz paraît à la porte de la me, et Jenny à la porte de la riolerie.

Et vous osez répéter de pareilles calomnies devant moi?. Allez, monsieur, allez, je vous chasse... et Dieu me damne... je ne sais à quoi tient que.»

SCÈNE VI

LIS PRÉCÉDE.NTS, HALIFAX, JENNY.

JEXNYp entrant par la droite.

Quel est ce bruit?

HAUFAXe'

Tout beau * mon gcutilbommc « tout beau ; le jeune homme a fait des sottises , eh ! qui n'en fait pas?.* , il faut bien que noire jeunesse se passe à nous autres grands soigneurs.

SIR JOHN , se retournant,

Halifai 1

ENSEMBLE

Ara du quadrille du Diable boiteux.

Dieu, qu'sioje tul c'est monsaigoeurl A son aspect je meurs de peur !

La colère LVxaipère ,

Tâchons d'érîter sa fureur.

aiR JOHN et ARTUCR.

Ah l c'est trop fort, sur mon honneur I Quoi! CO coquin joue au aigneuri
La colère

y. exaspère.

Qu'il craigne tout de fureur.

JENNT.

Eh quoi 1 c'est lui i Dieu 1 quel bonheur I Quel espoiragite mon caur)

Du mystère ,

El j'ospère

Avoir le prix de mon ardeur.

JEXXY.

O moD Dieu ! je ne me trompe pas l siH joux , arrétant,

AhI je te tiens enGn, drdlel

HALIFAX* cherchant d se dégaffer.

Pardon , pardon , monseigneur; je vois que j'ai eu tort de vous ddranger...
vous éprouvei le besoin d'dtrangler quelqu'un , c'est très-bien ; mais si ça vous
était égal de reprendre monsieur votre neveu , pa m'obligerait t

Silence!... (Aux autres.) Et qu'on me laisse DALIFAX, s'éloignant.

Je ne demande pas mieni t... Moaieigneorp j'fti bien Hioiuieur de vous
saluer.

8IR IOHX.

Veux-tu bien reiter!

HALirAX.

Je croyaii que monseigneur mil dit : — Qu'on me laine.

Qu' OU me laisse avec toi !

BAUPAX.

C'est différent I Je reste ; mais si vous teniez à être seul , il ne faudrait pas
vous gêner.

JENNT.

Ah ! oui, c'est lui, c'est bien lui; je le revois apréi cinq ans...

Vous, monsieur mon neveu, retournez à Londres et attendez'j mes ordres.

ARTHUR

J'obéis, mon oncle I

JSNNT.

Pas un mot, pu un regardl... Il ne me reconnaît même put

REPWSE DE L'ENSEMBLE.

Sir Arthur et Jenny torlent.

SCÈNE VII

A nous deux maintenant. Voilà donc à quoi vous dépensez votre temps et mon argent, à courir les cabarets vêtu comme un gentilhomme? Etes-vous chevalier pour porter les éperons?êtesvous noble pour porter cette épée?...

Pardon, pardon, monseigneur; quant à la chevalerie, je passe condamnation ; mais quant à la noblesse, c'est autre chose , attendu que comme je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mire, j ai autant de chances pour être gentilhomme que pour ne l'être pas. Or, vous comprenez qu'un individu qui peut être gentilhomme ne doit pas être vêtu comme un faquin.

C'est cela; et l'argent que je t'avais donné pour retrouver ma fille est passé en pourpoints de velours, en cols de dentelles et en aiguillettes d'argent.

UALIFAX.I

D'abord, vous ne m'avez donné que cinq cents livres sterling, ce qui est misérable.

Comment, faquin I

Sans doute! Pour cinq cents livres sterling on peut retrouver la fille d'un alderman ou d'un aebérif; mais la fille d'un lord? Peste I c'est plus cher.

C'est bien..., c'est bien... raillez, nensieur le

mauvais plaisant, tournez en ridicule les choses les plus saintes, moquez-vous de l'amour d'un pire pour sa tille... rira bien qui rira le dernier.

UAUFAX.

L'amour d'un pire pour sa fille! peste , vous avez raison, monseigneur; voici certes qui est bien respectable!... Un jour, sa majesté Charles II, après avoir perdu la bataille de Worcester, fuyait avec un gentilhomme de ses amis, noble comme leroi, généreux comme le roi. .. et libertin comme...

HeinI tu oses...

Tous deux fuyaient donc de forêts en montagnes et de montagnes en ravins, couchant à la belle étoile, quand il y avait des étoiles, lorsqu'ils avisèrent une petite maison isolée dans laquelle ils se présentèrent, le roi sous le nom du fermier Jakson , et son favori sous le nom de sir Jacques Herbert I

Eh bien, nous savons tout cela.

Aussi ce n'est pas à vous que je le dis, c'est une histoire que je me raconte à moi-même. Or, cette maison était habitée par deux charmantes petites paysannes... les deux soeurs, deux orphelines... les proscrits étaient jeunes et beaux. On leur ouvrit la porte de la petite maison... et comme ils étaient très-fatigués et que personne ne se doutait qu'ils fussent là... ils y restèrent huit jours.

Auras-tu bientôt fini?

Pardon, je me conte une histoire ; elle m'intéresse, et je désire en connaître la fin,.. Ils étaient donc là depuis huit jours, lorsqu'un serviteur dévoué vint leur dire qu'un bâtiment n'attendait plus qu'eux pour partir pour la France. Il fallut quitter la petite maison, il fallut quitter les charmantes hôtesse. Le roi voulait laisser un souvenir à celle des deux sœurs qui s'était particulièrement occupée de lui. Il chercha donc quelle chose il pouvait lui laisser, lui à qui on n'avait pas laissé grand'chose... et il se résolut à lui donner son portrait: c'est assez l'habitude des princes; mais comme il n'avait pas là son peintre ordinaire, lequel en ce moment était occupé à faire le portrait en pied du protecteur, il se contenta de promettre qu'il lui enverrait de France. Quelque temps après il apprit que la chose était devenue parfaitement inutile et que sa jolie hôtesse possédait un portrait vivant, une charmante miniature, une adorable petite fille... Le favori, qui était noble comme le roi... généreux comme le roi... libertin comme...

Monsieur I...

HAUFAX.

Le {«Tori suivit en tout point l'exemple de son

MAGASIN THÉÂTRAL

mtUn ; il liiin ion portrlilt tomme le rot iviit laine le lien., même format... même eiemplaire. Dix ou douce ani ae panèrent... Sa majesté remonta sur son trône. Pendant les premières années, elle eut tant de ctaôsea k faire... tant d'autres portraits à donner, qu'elle ne songea plus k celui qu'elle avait laissé autrefois dans un petit coin de son royaume. Malt un beau jour la mémoire lui revint; elle fit rechercher la miniature qui avait grandi, qui avait embelli beaucoup; puis, quand elle l'eut retrouvée, elle l'entoura de diamants, et elle la donna, avec le titre de son gendre.,. au fils de lord Uuckiiigham; or, comme chacun sait, quand les ruitont de la mémoire, les favoris se souvieonenl; notre favori, qui était noble comme le roi, généreux comme lo roi.,, libertin comme...

ain jonn.

Rocore...

HAMPAX.

" Notre favori se souvint qu'il avait aussi un portrait d'égaré ; il voulut le ravoïr pour faire le pendant du portraitdu roi; car, voua comprenet, les deux portraits étalent cousins, ou plutôt coutlnea... Il envoya donc son serviteur, ton intendant, presque son ami, k la recherche de ce portrait, en lui donnant cinq cents livres sterling pour le retrouver... un portrait qui lui vaudra l'ordre du Bain , l'ordre de la Jarretière, que sais-je , molT... Et cinq cents livres sterling pour retrouver un pareil trésor I... Allons donc, monseigneur, vous n'y pncseï pas .. il faut savoir semer pour recueillir, que diable I De l'argent, monseigneur , encore de l'argent... beaucoup d'argent, et on vous le retrouvera votre portrait, aoyei tranquille.

atn lonv.

Polntdu tout; je chargera! on autre de ce soin. Ce sont des intérêts trop nobles et trop sacrés pour être confiés k un drôle tel que toi.

haupax.

Alors, TOUS me mettez à la retraite I

SIR IOBX.

Non; je compte seulement t'employer A une mission non moins importante , mais plus en harmonie avec les habitudes, tes mœurs et tes goûts.

UAIIPAX.

Pardon, mais J'aime mieux que vous me redonnent beaucoup d'argent et continuer à chercher votre fille.

SIR SOHX.

Oui , je comprends , c'est une existence qui te convient; malheureusement elle ne peut pas durer, et je t'en ménage une autre.

IULIFAX.

Agréable I

SIR SOHX.

Très-agréable.

Où il n'y aura pas grand'chose à faire

sur SOBR.

Rien de loin

Et de l'argent...

SIR JOUR

Une fortune I

Cela me va. Voyons, de quoi s'agit-il ?

SIR IOHV.

Tu as vu la jeune fille qui était là tout à l'heure?

Oui, je crois., je l'ai entrevue.

SIR JOHR.

Comment l'as-tu trouvée?

Mais gentille!

SIR JOUR

Charmante, mon cher, charmanlet

Eh bien ?

SIR JORR.

Eh bien., j'en suit amoureux I

Amoureux fou!

Eh bien, quel rapport cela a-t-il avec celte existence agréable... que vous me promettez?

SIR IIIO.R.

Attends donci

Où il n'y a rien k faire I

SIR JOUR

Attends donc, le dis-je I

Et une fortune k manger.

SIR JOUR

Noua y voilai

BALIFAS.

J'écoute 1

, SIR JOBR.

La petite fille est sage !

Voyez-vous la petite sottte!

SIR JOUR

De plus, elle habite sur les terres de lord Clarendon. Or, tu comprends, tant qu'elle sera snr set terres...

Il n'y a pas moyen de tenter le plus petit rapt. Je partage votre haine pour ce lord Clarendon.

SIR JOUR

Et puis, la petite, comme je te l'ai dit, est d'une sévérité de principes... elle ne pente qu'à un mari, ne parle que d'un mari.

Ces petites sont incroyables pour te mettre comme cela un tas de mauvaises pensées en tête.

SIR JOUR

De sorte que je crois qu'il n'y a qu'un bon mariage...

hauFax.

Comment vous l'épouseriez...

HÀUFÂX.

sin losa.

Non, pu moi... mali toil

Moil eh bien, à quoi cela roua tenira-t-il que je rtpouie }

au loux.

Comment, lu ne comprenda paa, bnhéoUe?

Je ne comprends pas.

SIH IOU.'l.

AussitiH ton mariage, tu viera le fixer dans le comté de Dumbar.

Eh bien?

su lonn.

Eh bien, si je n'ai pas la permission de chasser sur les terres de lord Clarendon, personoe ne me contestera le droit... lu comprends?

Parfaitement... et...

su JOHN.

Tu acceptes?

Je refuse I

au roms.

AhI tu refuses!

PositiFement !

su IOHH.

Alors, mon dréle, je te chasse; tu es ruiné, et peut-être pis encore, attendu que tu as bien, en fouillant dans ton existence passée, quelques petites peccadilles à te reprocher, n'est-ce pas?.., quelques petits démêlés à régler avec la justice, hein? Mon crédit effaçait tout cela ; un homme é moi était inviolable, tandis qu'un maraud que je chasse appartient de droit au premier recors qui le rencontre. Ainsi donc, lu comprends... d'un édité la misère, la prison, et peut-être pis... de l'autre, mon amitié, rien à faire, de l'argent, de beaux habits, une jolie femme... une table splendide, des amis k foison... je te donne dix minutes pour réfléchir.

li sort.

SCÈNE VIII

HALIFAX, seul.

Dix minutes ! c'est neuf de trop, monseigneur. Oui, vous me connaissez bien, oui, j'aimerais fort tout ce que vous me proposez, j'étais né pour cette existence aristocratique ; mais la fortune est aveugle, et elle s'est trompée de porte, elle a paué devant la mienne, et elle est entrée chez mon voisin. Vous voulez corriger ses erreurs à mon égard, monseigneur, très-bien ; mais alors demandez-moi de ces services qu'un honnête homme puisse avouer. Dites-moi de jouer adroitement pour vous dans un tripot, je jouerai ! Dites-moi d'aUer chercher querelle à un de VM enmoua,

j'irai de grand rceur; dites-moi d'enlever la femme d'un de vos amis, je l'enlèverai I... mais vous céder la mienne, monseigneur, allons donc!...

Jouer le rôle de mari complaisant, jamais! c'est bon pour plus grand que moi, cela, monseigneur- Oh! tout ce qui te lave avec un bon coup d'épée, j'en suit à votre serviee... et avec le plus grand plaisir... mais l'honneur d'un mari , c'est autre chose ; plus on donne de coups d'épée dedans, plus il a de trous; cependant, je voudrais bien trouver un biais, une espèce de subterfuge, une manière de faut fujant pour ne pas me brouiller avec lui, le vieux démon.,,, surtout après ma fatale affaire avec lord Dudley... Heureusement que je l'ai tué sur le coup.. . je l'espère, du moins, et comme nous étions seuls, à moins qu'il ne revienne comme Ilanquo pour me dénoncer, ce qui n'est pas probable, je puis être assez tranquille de ce côté-là. .. mais des autres côtés, comme l'a dit sir John, je suis malheureusement fort vulnérable... Tu as eu une vie agitée, mon ami, une jeunesse orageuse, mon cher Halifax I... Qu'est-ce que c'est que la jeune fille? léchons toujours d'avoir des renseignements... |A Tom, gus entra.) Avance ki, toll

SCÈNE IX

LULFAIe TOM RICK.

TOM niCK.

Me voilà» monseignrnr!

HAirPAX.

CoolineDt rappelles-tu ?

TOM-flICK.

Tom Rtckg pour voua senrir.

HAUni.

Un fort Joli nom» ma foi!

TOM RtCK.

Oui, c'est doux à prononcér» n'esU-ee put...

Tom Rick.

Eh bien! mon cher Tom Rick» je voulais te demander une chose.

TOM niCK.

Deux» monseigneur!

Non»uaaMu!e!

TOM RICK

Une seule» comme il vous fera plaisir.

To connais la jeune maîtresse de cet hôtel?

TOM RICK

Laquelle?

HAUFAX.

Comment» laquelle 1

TOM ucx.

Oui, cllea NDt deux 1

HALITAX.

C«U« qui éUUt là qutud j« suis enué*

MAGASIN THÉÂTRAL

TOU RICK

Ah! mademoUelle Jenny!

IULIFAX.

Enfin, celle à qui sir Johu Dumbar fail la cour.

TOU RICK

C'est cela même. Oh! il peut bien lui faire la cour tant qu'il voudra, par exemple, ce n'csi pas lui qui tournera la tête à la belle amoureuse!

luUFax.

À la belle amoureuse !

TOU RICK

Ah! oui, c'est un nom qu'on lui donne comme cela... parce que depuis cinq ans... pauvre Jeu* Desse... elle a un amour dans le cœur.

Ah bah! vraiment, elle a un amour dans le cœur?

TOU RICK

C'est comme je vous le dis.

Tu en es sûr T

TOU RICK

Sûr et certain!

Dieu! si elle pouvait me refuser 1 Et sais-tu qui elle aime?...

TOU RICK

Je n'ai pas de certitude... cependant je crois que c'est Jack Scott, ou Jciikinsl... Le premier est devenu capitaine aux gardes, et comme vous comprenez bien, jamais il ne reviendra épouser une petite paysanne... Ooant au second, il est mort il J a neuf mois, et il est encore moins probable qu'il revienne que le premier.

Et lu crois, quel qu'il soit, qu'elle restera fidèle i celui qu'elle aime ?

TOU RICK

J'en suis sûr. je lui ai entendu dire une fois, une fois que j'écoutais. . .

Une fois que tu écoutais...

TOM RICK

Oui, pour entendre; c'est une habitude que j'ai.

II.tLIFAX

Que lui as-tu entendu dire

TOM RICK

Je lui ai entendu dire, à sa sœur Anna :>-Non, non. je ne serai jamais à un autre qu'à lui..* quand je devrais mourir fille !

Elle a dit cela? mais c'est un ange que cette peiilcl

TOU RICK

Elle l'a dit mot pour mot!

Et tu crois qu'elle tiendra parole

TOU-RICK

Jusqu'à présent elle a refusé tout le monde.

Mais alors je suis sauvé* Cepeodant , mon cher

TomRick, voyons, sois franc : si un gentilhomme, riche, bien fait, joli garçon... si un homme comme moi se présentait , enfin , croiMu qu'elle refuserait encore?

TOU RICK

Toujours!... Mais clic m'a bien refusé, moi qui vous parle... Ab I

SCÈNE X

Lb\$ MivEi, SIR JOHN.

SIR JOHN, do la porto.

Ëb bien, les dix minutes sont écoulées!

Et je suis décidé, monseigneur.

Tu refuses toujours?

Mon, j'accepte.

Ah ! je le savais bien 1

Mais à une condition... vous comprenez...

Laquelle?

Renvoyez d'abord cet imbécile.

TOM nicK.

Comment! me renvoyer!

Plus loin, plus loin, je connais tes habitudes! plus loin encore... là... bien!

Ainsi, lu acceptes ?

IIAUFAX.

11 le faut bien.

Âb! je me doutais que lu deviendrais raïion* nable.

Que voulez-vous, monseigneur! il faut (aire une fin.

Et tu te proposes... quand?

Aujourd'hui même.

Très-bien.

Mais si...

Si quoi ?

Posons les bases du traité. Je fais ma déclara-

tion, je me propose, je m'ollre pour époux; mais si elle me refuse?

St elle te refoie?...» impossible.

OALIPAt.

Vo«J compreoM bien que c'est ce que je me dis... Cependant il faut tout prévoir. Si elle me refuse, vous ne me ferw pas, je l'espère, porUr la peine de son mauvais goût.

Sm JOHN.

Obi cela ne serait pas juste!

Alors, je reste toujours votre homme de confiance, votre ami, votre cher Halifax !

sm JOHN.

Toujours, je te le jure!

Et TOUS me donnez beaucoup d'argent, et vous me renvoyez à la recherche de votre fille ; car je vous U retrouverai, votre fille... Oh ! oui, je vous la retrouverai, cette chère enfant, quand je devrais y manger tout votre fortune.

Merci... occupons-nous d'abord du plus pressé. HALIFAX.

Oui, et le plus pressé est que je fasse ma déclaration, n'esl-ce pas? je suis prêt.

Un instant. Tu as fait tes conditions T

Oui.

A moi maintenant de faire les miennes.

Faites.

Je veux être présent à l'entrevue.

Mais comment voulez-vous qu'en face d'un homme dont elle a refusé toutes les avances. . SIR JOHN.

Je veux entendre du moins,

Oh! cela, c'est autre chose.

Tu y consens ?

Comment donc! je vous en prie.

La voilà 1

BAUFAX.

C'est bien.

Je me rends à mon poste.

Et moi, je commence mon rôle.

E:(SEMliLÆ.

Am des deux lieint».

sm JOHN.

Elle vient, la voilà En ces lieux retiens-la.

Sois des plus éloquents ;

Songes- y, je t'entends l

Elle vient, la voilà 1

Laissez-noas, entrez là.

A port.

Sans crainte d'accident,

Je poU être éloquent.

Str Johm ort.

»VWW.V>V^\VVVWVV»VVVVVV\VViWVVVWW\%V»WVVtVWVV^

SCÈNE XI

Eh! iMli elle très-gentille, cette petite!

lEXsr.

Comme il me reglail ! est-ce qu'il se souTiendrait de moi t

En voilà donc une qui va refuser mon amour!

ça m'amusera... la rareté du fait. (Baul.) Approchez, approchez, mon enfant.

JENXT.

Oui, monsieur, je... (A paru) Je me seostoute émue.

HALIFAX, lui prenant la main.

Bon, elle tremble auprès de moi, elle ne peut pas me souffrir, c'est déjà bon signe, (fioul.) EstHie que je vous-fais peur?

JKXNT.

Peur, vous!... Oh! non, non, monsieur.

HALIFAX , i part.

Ah ! alors, je ne lui parais pas dangereux, c'est encore bon signe, (fioul.) Mais peut-être vous ffieberiez-vous si je vous disais que je vous trouve jolie.

jEtntT.

Me fâcher! mais au contraire.

HAUFAX.

Ah! bahl Au fait, toutes les jeunes filles désirent qu'on les trouve jolies ; seulement ça ne tire pas à conséquence. Mais vous seriez moins indulgente si j'ajoutais que je me sens prêt à vous aimer.

JXXNT, avec'joie.

A m'aimer, vousl serait-il possible 1

Ahl ça vous fait rire! voua vous moquez de moi! Eh bien, ch bien, soit, n'en parlons plus, c'est fiüi, qu'il n'en soit plus question.

1F.XNİ.

Mais vous vous trompez, je ne ris pas, je ne ris pas du tout.

HAUFAX.

Alors vous trouvez cette déclaration beaucoup I trop brusque, beaucoup trop brutale même, et I vous allez m'en vouloir... Vous m'en voulez,

I n'est-ce pas?

! JKNXİ.

i Vous en vouloir... mais je serais au contraire trop heureuse de cet aveu ai j'osais le croire sincère.

HALIFAX, à part.

Ah ı bah ! mais ça devient Inquiétant! est- ce que

MAGASIN

je Tais sopplanter l'antre... l'aseieB, par hasard? (Vaut.) Cependant, mon enfant, si tous aTiez un autre sentiment dans le coeur, un amour de jeunesse... il ne faudrait pas le trahir... U ne faudrait pas l'oublier ce premier amour.

JE.TNT.

Oh I non ı jamais I jamais I

Bsursx.

Bravo ! car sans doute, c'était un brave garçon que celui que tous aimiez.

Oh ! oui !

USLIFIX.

Un coeur franc, bon, lo|al, qui vous rendait attfection pour affection.

JKVtİT.

Je l'ai cru un instant.

HAursx.

Crojez-İe toujours... ça ne peut pas faire de mal... et qui loin de tous a conservé votre souvenir, comme vous avez conservé le sien.

IE.XÎVT.

Oh I je n'ose l'espérer.

HAUFIX.

Et vous avez tort...

JEVUT.

Vous croyez !

Comment donc... je vous réponds de lui comme de moi-même... quand on vous a vue une fois, Jenny, quand on a eu une fois l'espoir d'être aimé de vous... est-ce qu'on peut vous oublier?... vous êtes trop jolie, trop gracieuse pour cela.,Eh bien, qu'est-ce que je dis donc?

JEVIIT.

Oh I tout ce que je sais , c'est que je ne l'ai pas oublié, moi.

Et TOUS avez bien fait... c'est que c'est ucré ces choses-là. , et si un étranger, un inconnu, parht-il riche, eOt-il l'air d'un gentilhomme, fOt-il beau garçon, venait de but en blanc vous faire la cour...

jsxxr.

Oh I je saurais ce que j en dois peoHr.

Vous dire que vous êtes jolie...

JEHNT.

Je ne me laisserais pas prendre i ses flatteries, soyez tranquille.

Vous offrir ta main.

IEINT.

Je la refluerais.

Très-bien ; c'est très-bien mon enfant. Ce qne c'est que d'avoir habité la vil-lage, séjour d'innocence eide pureté I... Vous le refuKriex donc?

JIHHT,

(Ntl ouil

THEATRAL

HAUFAX.

De sorte que si je me présentais moi, pour TOUS épouser...

HHHT.

Vous?

Vous me refuseriez aussi, n'est-ce pas?

I jxxinr.

I Oh! vous, c'est autre chose... j'accepterais... ! j'accepterais bien vile I

HAUFAX.

Hein? plall-il? vous conientiriez...

JEÎIXV.

A devenir votre femme. Obi de tout mon I cceur.. . ce serait mon désir le plus ardent, mon i voeu la plus cher!

I Son désir le plus ardent 1 son voeu le pluscher I I où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous?

I IENXT.

Ohl pardon,, pardon d'êljre si franche... j'ai i tort peut-être de vous dire cela... mais si vous I saviez... monDieu... je suis si contente.. .si heureuse. .. moi aimée de vous... moi votre femme... oh! votre femme, monsieur James!

HAUFAX.

Mon nom de baptême... elle sait mon nom de baptême à présent!

JM.vr.

Oh! dites-moi que ce n'est pas un rêve, comme , tous ceux que j'ai déjà faits
I... que c'est TOUS...

: bien vous qui me parlez aiasi l UALIFAX.

Ehl certainement que c'est moi... c'est bien moi... c'est même trop moi...
(Apart.) Ah fa, j mais elle est folle celle petite.

SCÈNE XII

Les Mêmbi SIR JOHN.

Sift JOII?{.

Folle de loi, et elle t'épouse, voilà.

JENMT.

Sir John 1

Lui! c'est fini!... Je suis un homme perdu.

Sm JOHN.

Oui, mon enfant, sir John, qui a tout entendu, et qui veut votre bonheur.

HAUFAX.

Merci !

JENNY

Ah! monseigneur!

siH JOHN, apptlanU

Holà! Tom-Rick, miss Anna... garçons, tenez, venex tous!... On se marie ici.

TOM lilCE.

On se marie... qui ça donc qui se marie?

JSIVNT.

Aim«, m« KBUT, fth I qu« je «uii beureus« l

ANNA

Comment... expUqtie*ino4 done !

ÂlloDf, matttreHalifax.ToiU votre joU« fiancée.

TOCS.

Sa fiancée !

en JOHN.

Eht sans doute! et moi je dote le marié, je dote la mariée, je dote les enfants,
je dote tout le monde enfin.

JENNY, ANNA, TOM

TOM

Voilà ce que c'est, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Uier, c'était
mademoiselle Anna qui était joyeuse, etmademoiselle Jenny qui était triste...
aujourd'hui, c'est mademoiselle Anna qui est triste, et mademoiselle Jenny qui
est joyeuse. |

iSNNY.

Comment ne serais>je pas heureuse quand celui que j'aimais en siience,
quand celui à qui je gardais mon cœur et ma main sans espoir qu'U vint les ré-
clamer jamais, arrive au moment où j'y pense le moins, me dit qu'il m'aime, et
m'oilre de devenir sa femme? i^ompreuds-tu, Anna? quel bonheur! moi la
femme de James!

ANNA

Oui» tu ea bien heureuse.

Pardon, ma bonne Anna, de n'av^ point la force de cacher ma joie, quand je
te vois triste; mais U y a si longtemps que je souffre, U y a si longtemps que je
dévore mes larmes, U y a si longtemps que je ne souris plus qu'au passé, qu'il

faut .avoir.piiié de ma faiblesse; et puis tu t'afDiges peut-être trop lOt. Sir Arthur n'a encore rien dit à son oncle de son amour... sir John Rumbar est un excellent homme au fond, et U preuve, c'est qu'après m'avoir fait la cour, ü est i le premier à se réjouir de mon mariage avec | James... son neveu l'a pris dans un mauvais mo* ' menu Eh bien, il aura meilleure chance une autre | fois.

ANNA

Tu cherches à me rassurer, ma bonne Jenny, et je t'eu remercie. Mais comment veui-tu, lors-

} que, porteur de bonnes nouvelles, sir Arthur a été reçu ainsi... comment veux-tu espérer que lorsqu'il voudra proposer à son oncle une pareille mésalliance, son oncle consente jamais à notre mariage T Oh! non, non, c'est impossible, vois-tu 1

JRN.NT.

Rien n'est impossible à la Providence qui m'a ramené mon James...

%»WV\WVVW%«'\>%WW»VVVVWS^|»WVWWV»V%«»WWV>V^

TON

Vous revenez de Londres, n'e,t-ce pas, sir Artiftr, hein? Dire que tout le inonde revient de Londres, et que je ne peui pas y aller,.moiI

ETUDE

A peine étais-je arrivé, qu'ii est Tenu pour mon oncle un message du roi.

TOM

Do roi I du vrai roi I

ETUDE

J'ai proBté de cette occasion ; je suit reparti aussi vite que j'étais venu, enchanté d'avoir un prétexte de retour, et décidé cette fois à tout dire à mon oncle.

TOU

Dites donc, monaieur Arthur, elle ae marie I

AETHOa.

. Qui cela?

Hadcmoisselle Jenny... elle se marie avec un beau cavalier.

AltTHUR.

MAGASIN THÉÂTRAL

Vooi, Jenny T

JE!tî(T.

Oui, Dioniiieur Arthur.

AHTDDR.

Maiiq uel eitee cive lier? est-ce que je le connsit?...

lETiir.

C'est James.

ARTnCK.

James I

TOH.

Vous savez, celui qui est afrivé hier pendant que sir John Dumbar était en train de vous maudire.

AitmcR.

Halifax ! l'intendant de mon oncle!

TOU

Il s'appelle Halifax!... Obi dites donc, made- i moiselle Jenny, vous vous appellerez madame 1 Halifax!...

ÂHTIICR.

Hais comment connaissez-vous ce mauvais sujet, ma chère enfant?

TOU

lin mauvais suj[^]t!... Monsieur Halifax est un mauvais sujet!... Ah! vous qui m'avez refusé pour épouser un mauvais sujet... tenez, il est encore temps de vous en dédire... revenez à moi, je ne vous refuse pas.

lEKRT, sons réeouler.

Mais je commence à être bien inquiète. A peine avons-nous eu le temps d'échanger quelques paroles, et sir John Dumbar l'a emmené tout de suite.

TOM

Ah ! bien, si vous (tes inquiète, vous ne le serez pu longtemps, le voilà qui arrive d'un fameux train. Oh! mais comme il détail!... Monsieur Arthur, vous dites que c'est l'intendant de votre oncle, ça a bien plutôt l'air d'être son coureur.

JB.VRT.

Mon Dieu ! comme le coeur me bat !

SCENE III

Les M[£]hrs, HALIFAX.

HAurxx, ouvrant vivement la parole.

Ah ! ah ! c'est vous, Jenny ! je vous cherchais.

JBNHT.

Eh bien, me voilà.

HAUPAX.

Monsieur Arthur, tous mes hommages... Vous savez que Jenny est ma Qan-céc; soyez donc assez bon, je vous prie, ainsi que vous, ma petite sœur, pour nous laisser seuls un instant.

SCÈNE IV

Jenny, ma chère enfant , nous voilà seuls !

JEXXT.

Oh ! vous (tes bien bon d'être venu.

Ce n'est pas sans peine, allez ! Il m'avait ordonné de ne pas plus le quitter que son ombre, ce vieux scélérat.

JENXY.

De qui parlez-vous ?

De sir John Dumbar.

jBxxr.

Lui, notre protecteur!

Oh! oui, oui, il nous protège!... Mais pendant qu'il déjeunait, j'ai profité du moment où le curé du village venait dîner avec son archevêque, et comme il entraît je me suis sauvé, et me voilà... malheureuse enfant !

iBJrav.

Comment?'. ..

Oui, malheureuse enfant!... Quelle idée avezvous eue de m'aimer?... Dites.

JExxr.

Hais n'est-ce pas bien naturel, monsieur James?...

Quand vous aviez une autre passion dans le cœur; car vous aimiez quelqu'un, Jenny!... Oh je suis bien informé, allez ! ;

JEHxr.

Oui, c'est vrai... oui, j'avais une passion dans le cœur... oui, j'aimais quelqu'un...

Ah!

JEN.NV

Mais cette passion, c'était pour vous!..., celui que j'aimais, c'était vous !

C'était moi, vous m'aimiez, Jenny?., Allona, il ne me manquait que cela!..., Mais où m'aviez-

Toni TO , dcpui quand pi'aimiei-TOUi T Ah 1 mon i Dieul mon Dieul I

JEXNT. ^

Vous demandez où je vous araii tu? ne iommeaooua pu du m 6 me|Yillage, lameiT... ne aommeanom pu de Slanoington ?...

De Stannington... vous (tes née Stannington ?

jsTxx. I

Sana doute!... Vous demandez depuis quand je j TOUS aime... depuis mon enfance.

Mais si Je me le rappelle bien , il 7 à sii ans I que j'ai quitté le Tillage. '

JBXNT. ■ I

Et j'en avais quatorze... à quatorze ans; une pauvre enfant à déjà un cœuri|t puis, vous étiez , ai bon pour la pauvre lennj Uoward , que vous ne vous rappelez plus maintenant !

Jennj HowardI... attendez doncl... Ehbiepl ai, si, je vous reconnais, je me souvient... mais 1 tu éuissi frêle et si petite alorsl... Tu habiiais une ' maisonnette entourée d'arbres, et voisine de la r maison du bon vieux curé.

janivT. ' I

C'est cela , c'est bien cela ! •

Tes parents semblaient t'aimer moins que ta | sœur,! et te battaient quelquefois. .. ça m'affligeait | de te voir pleurer, et je te défendais quand j'ar> { ri-vait assez têt, ou bien j'essuyais tes larmes ' quand je venais trop tard. 1

jBifXT , d part.

Il te souvieltt, il se souvient tout à fait !...

(Haut.) Et pour me consoler, vous me disiez que | j'étais plut jolie qu'Anna, ce qui n'était pat vrai. |

Si fait, c'était la vérité, au contraire. ;

, iBiaT. I

Tous me disiez que j" était meilleure qu'elle, ce i qui était encore un mensonge.

Non, tu as toujours été bonne, gentille, gracieuse... aussi, autfi, sois tranquille va, je ne t'épouserai jamais.

lEHlIT.

Que dites-vous?

Hoi.'rien; c'est vous qui me parliez, ienny... c'est voua qui me parliez des jours de votre enfance, si loin de moi maintenant , et que j'avais ooblléSi tant il s'est passé de choses entre ceS jours-là et ceux d'aujourd'hui.

ZaNHT.

Aussi, quand vous partîtes, monsieur James, je crus que mon pauvre cœur allait te briser; huit jours auparavant, je ne dormait plut, je ne mangeais plus, je ne faisais plut que pleurer... On TOUS reconduisit jusqu'à une demi-lieu du village... ob 1 mais mol je qe Tonlals pas les adieu

de tout le monde... moi j'étais partie devant... moi, je m'était cacbée sur la route.

Oui, oui, derrière la fontaine des Fées.

JEN.VV

Vous vous le rappelez ?

Pauvre enfant, et tu ne m'avais pas oublié, toil

JENXr.

Moi, vous oublier! ne m'aviez-vout pat laissé un souvenir?

Un souvenir!

. JBXNĬ.

Vous ne voiiis rappelez plus?

Halifax, cAercAant.

Un soutenir?...

JB.N.W.

Je vous accompagnai deux lieues; mais voila né voulûtes pas pennettre que j'allasse plus loin... Nous nous quittâmes... je pleurais bien fort, et vous, vous pieuriez un peu aussi !

Alors, je me mit à gravir la montagne en te faisant des signes avec mon mouchoir ; toi, tu me suivait de la vallée ; 'mais arrivé au sommet, à la piaee où le chemin tourne, à l'endroit où j'allais te perdre de vue, je me suis retourné une dernière fois, et m'approchant vers l'cxlrémité du grand rocher, je t'ai vue au-dessous de moi, à genoux, et m'envoyant un dernier adieu... un dernier baiser... alors, j'ai cueilli une marguerite, et je te l'ai jetée.

JEHXT. '

Je l'ai toujours conservée...

HAUFAX.

Se peut-il?

JB.VXT.

Soit hasard, toit Providence, elle avait neuf feuilles... Oh! combien de fois je les ai interrogées cet neuf feuilles.. ;Comprenez-YOut, James?.., il m'aime, un peu...

HALIFAX, complonr sur ses doigts.

Très-bien, je comprends Irès-bien, il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, ça fait neuf, et la marguerite avait raison. Oui, je t'aime, je t'qime comme un fou.

JE.WT.

O mon Dieu 1

Je ne t'aime pas un peu, mais beaucoup...

mais passionnément, comme disait la marguerite. Aussi, sois bien tranquille, mou enfant, je ne t'épouserai jamais.

JXIIMY.

Jamêt, que dites-vous donc?

lUcn... Et après?...

JB.VNV.

Après ouoi...

MAGASIN THÉÂTRAL

HH.IPAX.

Après moB départ, que fites Tôus... qüe de> Tlntea-vous?...

Je vous attendis... Quelque chose me disait que je reverrais mou James blen-oimé; aussi les jeu* Des gens du village eurent beau me dire qu'ils m'aimaient, tés jeunes seigneurs ebrent beau me faicie les doui jeux, les vieux richards eurent beau m.'olfrir leur forluoc; je secouais la tête à toutes les propositions, et je me disais tout bas: Ils ne connaissent pas mon James, car s'ils te connaissent, ils se rendraient justice, et ils s'éloigne* raient. Et je t'attendais toors les jours; puis, dans les moments de doute, quand la prière était in* suffisante pour me.rassurer, eh bien! j'interryo* geais ma cberc marguerite, é^leme répondait que tu m'aifnais toujours, beaucoup, passioimémcpt, et alors je me reprenais à espérer. Et (u vois que J'avais raison, puisque noui voüà réunis pour ne plus noua séparer jamais. * >

Oh ! non, non, jamais, ta Marguerite a raison; je t'aime, je t'adore ; tu es un amour, tu et* un tngei,.. et jamais l... jamais, je ne t'épouserai.

JEXNY%

Conuneni! voua m'épouserez pas !

IULIFIX. '

Obi si fait, ce serait mon plus grand désir, mon plus grand bonheur ; mais plus tard, quand je ne serai plus d^ns l'affreuse position ou je me trouve... Oh ! si lu savais, JennJ, s! tu «avait combien je t'aime, cofnbienjcte trouve meilleure que moi ! liens, je suis un malheureux ! pardounemoi, je te demande pardon àgenoox.

SCÈNE Y

LuMÊntSIRiOHN.

SIR IOUR.'

Trif-bien, Irét-bien 1 " .

JERNT, 1, lauvant.

Abl

SÇÈNÈ VI.

Ah! ab! je vous j prends, taquin;. est*ce donc pour eeU que roui avez quitté le château, quand je vous croyais derrière moi?,, que faisiez-vous ici?

Vous le voyez monseigneur, je continuais mon vdle; n'eit-il pas convenu que j'épouse Jenny?

SIR SOBlf,

Parfaitement eoBvenu.

Eh bien, je lui dirais que je l'aîimlii; 1 | bien permis à un fiancé de dire à sa fiancée qu'il l'ainie.

sin ionv.

Certainement que c'est permis, c^esl même une choseà laquelle personne n'a rien à redire; aioii, tu es toujours disposé k épouser.

inUFAX.

Sans doute, aussitôt que les formalités seront remplies, vous savez, il y a de irédonguv fqr* maillés pour les mariages, surtout aujourd'hui.

* .«UR jour.

Oui, mais ces formahiés-la...

Immédiesieroent après, je suit à vos ordres... De ceiiê fayon, avec la publication des bans, la dispense.. U.. « ma foi, je gagnerai toujours ua mois, et en un mois, il se passe bien des choses, sia JOHN., oppe/oni.

Jenny I . • •

IIAUPAX.

Que lignifie?

Ja.NNr.

Monseigneur m'appelle?

sm JOHN.

Veoes ici, ma belle enfant. . \

Que lui Téui-il ?

gia John.

Ce qu'il y a de mieux, n'esKe pas, quand on l'aime, c'est de s'épouser? , '

IHÜPAX.

♦ Oui, c'est très'hieii de .s'épouser.., mais..*

SIR juitv. *

C'est do s'épouser tout de suite!

HALIFAX, êff^ayé.

Comment! tout de suite! *

JBNNT, fimédemenl.

Tout de suite I

Est-ce que tu refuses, par hasard ?

Moi? par exemple! Mais vous (smpresez, il 7 a d'abord la publication des
baça. . ?

Pai la dispense; je l'ai achetée.

Ob I bien obligé*... merci bien, monieignemr... mais c'est qiu je sais protes-
Unl, moi> undil que Joeny est catholique. ^ éla 10B.N.

Ah l tu es protestant? . ■* .

Ah! mon Dieu, oui, je suis un pea protestant*

• MR JOBX. . ,

Je m'en suis toujours douté, je t'ai toujoim* foupçonné d'éire tête ronde au
fond.

HAUFAX.

Et comme vous comprenez bieo que je ne aoia pu disposé à abjurer,'.!

Digilized by Googic

HAUFAX.

an lom.

Oh I ta M trop bonnde bomine ponr eeli. Auati j'ai éléau devant de la
difficulid.

uUFax.

Comment t

tIR JOBI*.

Oui, comme Je déjeunait avec l'archevêque de Cantorbér;, je lui fait (avoir
le désir qu'avait sa majesté de voir s'opérer beaucoup de roariaget millet, aGn
d'amener la fusion drs partis... Sa grandeur a parfaitement compris cela, et,,
■uum.

Et...

sia louR.

‘ J’ai lé son autoriaation , signée de ta main et scellée de sou sceau.

IUUVAX.

Obi oui, oui... c’est parfaitement en régie; il ne BOUS reste plut qu’a préve-
nir le prêtre; nous enverront chei lui, aujourd'hui, demain... aprèsdemain.

SIR toux.

C'est inutile, il est prévenu.

uiursx.

Comment prévenu. . le prêtre I... part.) II t donc tout prévu 1 [Jfaist,j Mais
nos parents, nos amis...

SIR iOUX.

Vos parents?. .. D’abord, toi, tu n'ena pas; quant à Jennj...

JEXXT.

Hélas I moi, je n’avais que ma mère et ma tante ; elles sont mortes , je n’ai
plut qu’Anna , ma sreur de lait.

SIR jonx.

Quant ê vos amis, e’rsi aujourd’hui I nrdteconde fctede la Penirréte; j’ai
irouvé chacun snr le pas de sa porte, j’ai invité tout le monde,.. Et tenei, tenez,
voilà le village tout. entier qui vient TOUS féliciter.

HiLirax.

Ah I démon que tu es I

SIR toux.

Est-ce que tu bésiiea ?

Eh bien, non, non, je n’hésite pat, je l’épouse à l’instant... (A part.) Après
tout, elle est charmante, et une fois son mari, vous verres ce que je vous mé-
nage, monseigneur.

SIR IOIS.V, d part.

Tu te décides trop vite pour ne pas cacher quelque mauvais projet; mais apres la cérémonie, ta verru, mon garçon, ce que je te garde.

CHOEUR

Ara : BareantU da la Jtaiaa ds Càpprs (sau acta). Ojoaraét 8i fortuRéa I L'-byméaéal Comble leurs vesux.

SIR ions, d port.

Quel bonheur me présage Cet heureux mariage I

CHOEUR

Quel beaujonr Pour PamoorI O journée, etc.

SCÈNE VII

sm JOHN, ARTHUR.

ARTHUR, oirKant son oncle, qui va torlir.

Pardon, mon oncle I

SIR Jonx.

Encore tous ici , monsieur I comment I TOUS n'êlcs pas encore parti ?

ARTUCR.

Aa contraire, mon oncle, je suis déjà rereou

SIR JOIIX,

Et qui VOUS ramène?

artiicr'

Une lettre de sa majesté, qu'elle m'a chsigée de VOUS rendre tans retard.

SIR JOHX, la lui arrachant dos maint.

Donnez t

ARTIIITR.

Hais ce n'est pat tout.

SIR LOBX.

Qu'j a-t-il encore? voyons?

ART1ICR.

Mon oncle, je voudrait vous entretenir.

SIR loix.

De vos prouesses, n'etl-ce pat, monsieur le chevalier? de vos belles actions, n'est.ce-pu, monsieur l'honnête homme?

ARTHOR.

Hélas! mon oncle, au contraire, et vont me voyez tout tremblant .. Car enflo, comme vous ne me rerevez pas trop bien, alors même que je croit mériter des éloges, comment allez-vous me recevoir aujourd'hui, que je vient m'accuser devant

TOUS

SIR IODX.

Commeotl t'accuser!

ARTHUR

J'ai besoin de toute votre indulgence, mon oncle.

sre zoHx.

Toi! (Se radouefssant.) AhiTraimentl

ARTBDR.

J'ai commit une grande faute.

SIR JOHX.

Ta as commis une grande faute... Viens ici, mon garçon, et conte-moi cela...

ARTHUR

Eh quoi... tous...

tlR SOHX.

Conte-moi cela... que diable... je suit ton oncle... Eh bien, tu dis, mon ami...

ARTHUR

Le ton avec lequel vous me parlez m'encourage... Je Tait tout vous avouer...
Je sois amoureux.

MAGASIN THÉÂTRAL

Ah ! TOU* êtes èmourcux, monsieur le puritain! ARTHUR.

Amoureux comme un fou.

SIR iOUIf.

Très«bleo 1

ARTHUR

Comment I Irts-bien 1... Vous dites...

Je dis qu'il n'y a pas de mal à cela.

ARTHUR

C'est que quand tous saurex, mon oncle...

Quoi?

ARTHUR

Que la femme que j'aime...

Eh bien?

ARTHUR

Est d'une naissance...

Sm JOHN.

Illustre ?

ARTHUR

Non; au contraire, mon oncle, obscure, tout ce qu'il y a de plus obscur... Un instant, elle avait cru se rattacher à une grande famille, mais...

i^bienf

ARTHUR

Hais aujourd'hui tout espoir est perdu.

Ah bahl une mésalliance... Noua faisons une
tache i notre blason...

ARTHUR

Comment, mon oncle, vous ne me condamne!

pas...

Et la jeune fille est riche, sans doute?

ARTHUR

Pauvre, mon oncle !

De mieux en mieux!... Ah! elle est d'une naissance obscure I ah \ elle est
pauvre !... Ainsi, rien ne peut excuser aux yeux du monde la sottise que tu
fais... Bien, mon garçon; donne-moi la main.

ARTHUR

Oh! de grand cœur-, mon Dieu ! j'étais si loin de m'attendre à tant d'indul-
gence 1

^ Et tu lui as promis le mariage, tu t'es engagé d'honneur... tu os signé
quelque écrit, n'est-ce

pas?

ARTHUR

J'ai fait plus, mon oncle, je l'ai épousée.

Épousée!

ARTHOB.

Sans votre consentement.

Ainsi, elle est...

ARTBCR.

Elle est ma femme!

C'est «dorablel... Ah t*. ü "i * P**" * I f*" venir, n'est-ce pas?

ARTHUR

Non, mon oncle ; mais quand même je le pou^ rais, je ne le ferais pas... Je l'aime, mon oncle, je l'aime ardemment, el quand vous la connattrex...

Je ne veux pas U connaître.

ARTHUR

Quand vous la verrez...

Je ne veux pas la voir.

ARTHUR

Quand je vous aurai dit son nom...

SIR JOHN, St boueAont les ortilltt»

Je ne veux pas l'entendre.

ARTHUR

Alors, mon oncle, vous ne m'appr*uvei donc plus?

Au contraire, je l'approuve. et plus que jamais, car à l'avenir impossible qu'au te cite encore à moi comme un modèle de bonne conduite; à l'avenir personne ne me donnera tort si je le renvoie, personne ne pourra me l'arracher si je te déschérile... Ah! j'esuis d'une gaieté, d'une joie... Uens, mbrasse-moi, mon ami l... embrasse-moi, et reçois ma malédiction.

ARTHUR

A l'otre malédiction!... mais je ne comprendi plus.

sin JOHN.

Avec tout l'argent dont tu auras besoin pour partir!... et si lu veux t'expatrier, je ferai un sacrifice!... viens encore une fois dans mes bras... c'est bien, et mainicnant que je ne le revoir jamais.

ARTHUR

Je vous obéis, mon oncle; mais j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

Oui, oui, oui, va, mon ami, va, et compte Udessus... adieu l

SIR ARTHUR

Au revoir, mon oncle.

Adieu l adieu l adieu l

SCÈNE VIII

SIR 'JOHN, leul.

Ah! m'en voilà enfin débarrassé et d'une façon Dorable. Dieu merci, il i a assez longwinps que Uendais ccla... enfin je respire... Ah l voyoM ùnlenant ce que me dit .. Majesté... Sara tourver, la porta.) Hein ? j'ai cru qu il rentrait.

. J'apprends à l'iiisuntlamort delordDudl^.

c'est vous que je charge de poursuivre le meur

D i g i l g o d b y C l o i y i r

• trier; partez donc ausitôt la présente reçue ; a pour venir prendre mes ordres» a |

Très-bien! de mieux en mieux!... Ah! mon ami Halifax, à noua deux maintenant, je tous tiens pieds et poings liés ; nous verrons comment TOUS vous tirez de là, monsieur le drôle! Le voici!

»\W»WW»>V»Vi V
V%\W%\VV%\VVV\WAV»\\VWVWV%VVW^*^VVV»V I

SCÈNE IX

SIR JOHN, HALIFA.T.

Eh bien, c'est donc fini, mon enfant!

Oui , monseigneur. Mais qu'éles~vous donc devenu? je vous cherchais de tous côtés, et j'étais si inquiet que j'ai quitté la noce.

Merci, je suis bien sensible à ton attention, mais j'étais retenu Ici... par un message du roi.

Ah! sa Majesté vous écrit...

Oui , elle m'ordonne de partir à l'instant même pour Londres.

Il faut obéir, monseigneur et à l'instant même. Peste! quand sa Majesté ordonne, U ne fait pas bon de 1a faire attendre.

Aussi je pars dans dix minutes.

Bans dix minutes !

Oui, j'ai donné Tordre de mettre les chevaux ' h la voiture.

Don voyage, monseigneur.

Sin JOHN.

Comment, bon voyage?

Sans doute , je dis bon voyage, monseigneur.

Eh bien, je te rends ton compliment alors.

UAUFAX.

A moi?

Tu pars aussi!

HAUP.iX.

Je pars, vous croyez! I

Oui, tu pars, j'en suis sûr, et avec ta femme encore.

Ah ! oui , c'est juste, je l'avais oublié; je pars avec ma femme... nous allons à Paris.

sm JOHN.

Non, nous allons à Londres.

IHLIPAX. '

Je crois que vous vous trompez, monseigneur. |

SIHJOIIN. I

Non, je ne me trompe pas. |

SU

Non!

Si fait, je vous donne ma parole d'honneur, monseigneur, que plus vous allez à Londres, et plus nous allons à Paris.

Et tu ne changeras pas d'avis?

Je ne'cD changerai pas !

C'est ce que nous allons voir. Tu as connu lord Dudley?

IUUFAX , effrayé.

Hein?. *, lord... lord Dudley... non, non, je ne le connais pas.

smiouN.

Non!

Non, je ne crois pas le connaître du moins,

C'est possible; toujours est-U que le malheureux Dudley a été assassiné.

Assassiné! mais pas du tout... il a été tué dans un duel... dans un duel sans témoins, U est vrai, mais dans un duel loyal.

Ah ! je croyais que tu ne le connaissais pas.

lieu!,, on peut ne pas connaître un homme et apprendre sa mort... un jour, dans une taverne j'entends dire a quelqu'un : Lord Dudley est mort hier; je réponds : Tiens , ce pauvre lord Dudley! et Je ne le connais pas pour ça, moi.

C'est encore possible!... Tu crois donc alors qu'il a été tué loyalement ?

UAUFAX.

J'en suis persuadé.

Ehl bien, le roi n'est pas de (on avis.

UAUFAX.

Ab ! le roi sait déjà?

Ah! mon Dieu, oui!

El U n'est pas de mon avis, vous dites?

Pas le moins du monde.

Les rois ignorent si souvent ta vérité!... Eil-ea que la lettre que vous venez de recevoir de sa Majesté...

Hile avait justement rapport à cela, tu as mis le doigt dessus.

Et vous dites que le roi ne croit pas à la loyauté de...

MAGASIN THÉÂTRAL

SIR lonx.

Tiens» lis toUmémel

IIAUPAX.

Diable!

SIR jomr*

tu.

BAUPAX , Kiant

c Mon coosin , j'apprends à rinitant la mort » de lord Dudley, qui parait avoir été assassiné 9 dans un duel sans témoins. »

sin JOUR.

Et plus bas... (Lui indiquantiu doigt un pas> gage de la lettré.)

liAUPAX, ronUnuonf.

» Je tiens beaucoup à ce qu'un exemple soit fait 9 le plus promptement possible en la personne de » ee misérable* »

SIR JORX , répétant.

Le plus promptement possible, en la personne de ce misérable... de ce misérable*

HAUFAX.

Je vois bien . pardieu » cela y est en toutes lettres.

SIR jonv.

Et signé... Charles, roi!

Charles, roi! ehl bien, qu'allez-vous faire?

SIR iOIIR.

Ce que je vais faire . mot !

HAUFAX.

Oui, vous... est-ce que vous allez vous mettre à la recherche de ce... de ce misérable I

SIR JOUR.

Abl mon Dieu, non!

BAUPAX.

C'est très>blen, monseigneur, c'est très-bien. . . D'ailleurs, peut-être qu'il a déjà quitté l'Angleterre.

sia LOBB.

^'on.

Non !... eb bien, il a eu tort... mais dans tous les cas, comme il est loin d'ici... vous n'irez pas vous déranger. A quoi bon aller chercher bien loin un pauvre diable ?

SIR JOHN, potant la main sur Vépaule d'Halifax.

Quand on l'a sous la main, n'esl-ce pas?

Ilein?... qu'esl-ce que vous dites?... pu de mauvaises plaisanteries , monseigneur.

SIR

Je ne plaisante jamais!

HAUFAX.

Comment! vous me soupçonnez, moi !

SIR JOBX.

Je ne te soupçonne pas. . . j'en suis sûr.

Ah ! vous en êtes sûr... Comment pouvez-vous en être sûr, puisque lord Dudley s'eit battu sans témoins et a été tué sur le coup ?

SIR JOHV.

Non, il n'a pas été tué sur le coup.

Ab! ah! il n'a pas été tué sur le coup... c'est différent alors... S'il n'a pas été tué sur le coup» ça embrouille beaucoup les choses.

SIR rom.

Non, ça te clarifie au contraire... attendu qu'il a raconté l'affaire comme elle s'était passée.

Il a raconté l'affaire comme elle s'était passée?

SIR rom.

Tu admettes bien qu'il savait à quoi s'en tenir bien ?

Oui, mais il ne faut pas trop croire comme cela les gens qui se meurent... Us ont quelquefois l'esprit fort troublé.

SIR JOHV.

Eh bien, tu vas juger par toi-même s'il a dit la vérité. Tiens, Us!

Il tire la lettre de Dudley.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Encore une lettre!... Mais il en pleut donc des lettres?

« Mon cher Dumbar,

9 Dans un duel sans témoins, j'ai été blessé ■ mortellement par un drdic nommé Halifat, qui m'a passé au travers du corps l'épée qu'il n'a- 9 vait pas le droit de porter. »

Ils se regardent.

SIR rom.

Et plus bas. (Ifsonf) a Je vous supplie de le » faire pendre aussitôt qu'il vous tombera tous » la main... c'est le dernier vœu de votre ami...»

C'est d'un bon chrétien, d'un excellent chrétien... Eh bien, oui, puisqu'il faut l'avouer, c'est moi qui ai tué lord Dudley... mais je l'ai tué en faisant une bonne

action... en sauvant une pauvre femme qu'il voulait déshonorer!

AIR JOIIV.

Ah! bah! lu protèges l'innocence... tu défends la vertu?... Cette histoire est rbarmanente... maU je doute que sa majesié s'en contente.. Ah ça, maintenant que lu as lu ces deux lettres, pars-tu toujours pour la France?

Non. J'aimerais mieux y être, je l'avoue... mais n'y étant pas, je reste où je suis.

BiR jonx.

Refuscs-lu toujours do venir à Londres avec ta femme ?

Non , j'aimerais mieux ne pas y aller..» mais du momeot où la chose vous fait plaisir, je vous suis trop dévoué...

SIR IOUN.

Khbien, à la bonne heure, nous devenons enfio rai oniiable .. Voila toute la noce qui revient, annonce à la femme que nous partons, et dans dix minutes, a cheval. '

tULIFAX.

Dans dn minutes I Àbl mon DidU, mon Dieu, envoie-moi quelque bonne idée.

ClIoeUR DE RCTOim. . .

* Ojournalé*

St fortunée!

L'hjmenée Comble vieux;

* Que! 5fflu)ôur *•

Pour l'amour !

Pour mot plua do soulTranee,

Oui, mon bonheur cdoimence.

ENSKMÜLE. . .

O journée, etc'.

• • jyn /ftHN.

Uali iai*>4u qu'elle et i fort jolie ta femme.

Oui) ouf, elle e»t chornieote.

Slft JOHN.

Heureux coquin !

Voue trouver, monstîjtneur?

JEN.NV

Ah t mon arpi, j'étais inquiète, je ne savais pas ce que vous étiez devenu.

Je me tui» trouvé un peu Indisposé. '

, JEN.NY

Oh ! mon Dieu t

sia JOHN.

Mais cela va mieux, iranqulUisex-vouii

Ifoo, au contraire, cela va plus maU

JENNY

Es effet, mon ami, vous êtes bien pâle.

N'est>eepeu?

JENNY

Vous tremblex ! .

Oui, je me sens fort mal a mon aise. {A Jenny.) Évanouis-toi.

JENNY

Comment! que je m'évanouisse?

HAUFAX.

Je te dis que je suis très-malade... Évanouistoi vite, ou je suis un homme mort.

jiNNT, se iaissçint aller sur un fauteuit.

Ab! mon Dieu!

TOU et ANNA.

Elle se trouve mal!

HALIFAX , à ses genoux.

Oui, elle se trouve mal... parfaitement mal... Trouve-toi encore plus mal «i c'est possible.

ANNA

O pauvre Jennj !

Messieurs, vous le voyez , dans cet étaUlà elle ne peut pas aller â-Londics... Hooseigneur, U j aurait de la cruauté...

. TOOS.

Obi oui, monseigneur, c'est impossible...

Sin JOHN»

C'est juste, elle ne peut pas venir à Londres, souffrante comme elle l'est.

Ah ! je respire 1 (Jenny fait un mouvement.) Mon, pas encore.

siâ JOHN.. ; .

' Mais tu peux j x^ir toil

HAUPiX.

Coiqment, moi I

Sin JOHN. .

Sans doute, tu te portes bien, toi!

Quitter ma femmé dans cet étaUli !...• Voua auriez la cruauté d'exiger...

SIR JOHN, tirant d moitié la lettré.

Moi, je nVxigé rien... je ne sais pas ce que tu ' dis... et je ne demande pas mieux que de (larür seul...

Non, non, monseigneur, non, je ne le souffrirai pas. Commentl au milieu de la nuill non, non, jamais... Mes amis, je vous recommande Jennj; conduisez-la dans sa chambre , elle est encore évanouie pour dix minutes au moins... ne U quittez pas.

ANNA

. Non, soyez tranquille... O mon Dieu! qu'est-oe que tout cela Veut dire?

CHOEUR

Aie :

Quel évéoeiDeot I Quel triste oaomeot 1 Pauvre femme ,

A son iule •

cause ce tourmeat?

Lorsque le bonheur boit naître en sou cœur, l'aflUge soudain ?

Quel triste hymen!

Tout U monde tort, escepii sir John si Halifax,

Et toi , monsieur le drôle , monsieur l'bomme aux expédiebU, monsieur le bon mari, vous aurex la bôté d'accompagner ma voiture.

Bon, je me sauverai.

De l'accompagner en avant, en coureur, i vingtceinq pas, que je ne perde pas un instaot de vue votre chapeau et 'Votre manteau, eotendei-vous? je veux les voir, ou sinon, vous savez ce qui voua pend à l'oreille.

HAUFAX,

Oui, monseigneur.

Maintenant que tout est convenu, je vais donner mes ordres pour partir. A vingt-cinq pas, tu m'entends?

MAGASIN THEATRAL

SCÈNE X

IIAUFAX.

Que faire, que devenir, mon Dieu!... il me tient dauf ses grlffe le vieux Satan... impossible d'en aarür.. S'il ne me voit pas devant sa voiture, il reviendra sur ses pas... et je suis pendu; tandis que si je vais à Londres avec lui , Il ne me fera pas pendre... mais je serai... (Apereevant. Tom.) Dieu! quelle inspiration!... Tom Rick, mon ami, mon cher Tom Kick.

TOM

Monsieur Haiifai !

IIAUFAX.

Tu as toujours eu envie d'aller à Londres, n'est-ce pas?

TOH.

Oh 1 Dieu de Dieu, si j'en ai eu envie! mais je donnerais je ne sois pas quoi pour ; aller.

nAUFAX.

Éb bien, je puis t'en procurer l'agriiment.

TOM

Vous, monsieur Ilalifai l vous... sans plaisanterie?

HAUFAX.

Oui ; mais il n'y a pas de temps à perdre...

Prends ce manteau, prends ce chapeau. {A part.) Il désire ne pas perdre de vue mon chapeau et mon manteau... il sera satisfait, (Haut.) Enfourche le cheval que tu trouveras à la porte. Sais-tu monter à cheval?

TOM

Pas trop!... mais j'ai beaucoup monté à l'âne.

Tu te tiendras au pommeau de la selle d'une main.

TOM

Des deux!

Soit, cela sera plus sûr ; tu ne te retourneras pas.

TOM

Pat une seule fois!... Ah! bien oui, j'aurai bien autre chose à faire que de me retourner,

HAUFAX. ■

Puis en arrivant à Londres, tu descendras de cheval, tu viendras ouvrir la portière de ton lord, et sois tranquille, il te donnera un bon pourboire,

TOM

Et je verrai Londres?

Pardieu! tu y vas pour cela... Tu as bien compris?... tu enfourches le cheval, tu le tiens d'une main à la selle.»

TOM

Des deux... Allez toujours.,

Tu ne retournes pas la tête, tu ouvres la portière, tu reçois ton pourboire, et tu as de l'agrément... Maintenant, à cheval.

TOM

A chevali !... Ab! je vais donc voir Londres !

Il sort par la porto du fond.

HALIFAX, le regardant s'éloigner. -

Va, mon ami, mon cher Tom Rick, va... Et maintenant, attendons que nos amis i» soient éloignés... (Il e'approche de la porte.) Je les entends, ils ne peuvent tarder è partir... (Sa retournant.) Monseigneur! s'il me voyait, tout serait perdu !... Eh ! vile, dans ce cabinet.

Il se cacha,

SCÈNE XI

SIR JOHN, entrant par îa porte de eÔU.

Là. touiesk prêt... Eh bien, où eiuil donc ce drôle-là?... est-ce qu'il aurAîteu l'audace... {Il regarde par la fenêtre du fond.) Ah l non. je le vois là-bas. U est déjà à cheval... Très-bien, mon ami; à présent, je suis sûr de luil

11 sort par la porte du miliau.

SCÈNE XII

CHOEUR eortant de la chambre de la wutriée.

Air : Waln de Gieelle.

Pour eâcbrer le jour qui les rassemble ,

Isoin de cos lieux, amis retirons-nous.

Voici la nuit, il faut laisser ensemble Discrètement ces fortunés époux.

Bàlifaz. iortant par la porte latérale ; il va lur la pointe du pied regarder d ton tour à la fenêtre du fond; on entend te roulement d'une voiture.

Bon, le voilà parti!... je ferai peut-être pendti demain; maU, ma foi, j'ai plus d'une fois risqué la corde pour moins que cela.

Il entre dans U chambre sa femme.

SCÈNE PREMIÈRE

LEMNT.

Oh I mon Dien, mon ami, qua me ditee-Tooï donc làT... partir I

BAurax.

Partir, oui, ma petite femme, et (au perdre nne mionte encore I

. JEXXI.

O mon Dieu ! quand nous arona à peine pusé queiquei beurei euembie I

nALIFAX,

C'est pour en passer beaucoup d'autres de ia mtme façon.

JIXItT.

Mais je ne te comprends pas, mon ami.

BALIFAX.

Je me comprends, c'est tout ce qu'il faut.

jExxr.

Hais que pouvons-nous avoir à craindre, protégés par lord Clarendon T

UAUFAX.

Presque rien, mais il faut partir.

JgN.VV.

Et quand lord Dnmbar, le favori du roi, est plein de bontds pour nous t

Certainement, il est plein de bontés pour qou,*' il en a même trop de bontés pour nou... et ça finirait mal.

sKirinr.

Alors, James, comme avant tout je dois vous obéir, quoiqu'il soit bien terrible d'obéir ê un mari qui a déjà des secrets pour nous le lendemain de ses noces... je suis prête.

Très-bien.

JBXXĬ.

Le temps seulement d'embrasser Anna.

A merveille!... et moi, pendant ce temps...

Ah ! mon Dieu I

JS.VXT.

Eh bien f

HAUFAX.

Le galop d'un cheval.

JXXIVT.

C'est Tom qui arrive ventre A terre... Ah I mon Dieu I pauvre Tom !

Quoi J

ixitirr.

Le cheval s'est arrêté court à la porte de l'auberge.

Et le cavalier a continué son cbemiu... cen'est rien.

TOH, cHont en dekori.

Oh! la, la! obi ia la !

Seulement, si Tom arrive, monseigneur doit le suivre. .. Pourquoi ne sommes-nous pas partis hier soir T... nous aurions couru toute la nuit, et nous serions loin maintenant.

JXNNV.

O mon Dieu 1 voilà que cela te reprwd I

Ça ne m'avait jamais quitté.

. TOH, erfont dons t'teaUer,

Obt la, la! oh! la, la!

SCÈNE II

ARTHUR, HALIFAX, JENNY, puis TOM.

ARTHUR, entrant.

Qu'j a-t-il donc?

BAUFAX.

Ah ! c'est TOUS, irès-bien !... Bonjour, monsieur Arthur... nous nous en allons... Jenny, em* brasse ta sœur, et partons.

ARTHUR

Qu'est-ce que cela signifie?

Jenny vous contera U chose; moi, je raie faire ^quelques préparatifs de départ.

\oM, entrant roide comme un manche à heUai, Ab! c'est TOUS, monsieur Halifax... merci, ahi merci... Je Youi en /ais mon compliment, il a été joli votre pourboire, et une autre fois, quand TOUS n'aurei que des cadeaux pareils à faire à vos amis, vous pourrez bien les garder pour vous... Tenez, le voilà votre chapeau; tenez, le voilà votre manteau.

ARTHUR

Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre Tom?

jRNrnr.

Oui, voyons, assieds-toi, et conte-nous cela.

M'aueoir... Si je puis m'asseoir dans trois semaines, je serai très-content 1
SENNT.

Mais qu'as-tu donc?

TOH.

Ce que j'ai !... J'ai que votre man s'est conduit vis-à-vis de moi d'une façon...
Oh !..• allons donc...

ItNKT.

Comment mon mari est-il cause...

TOM

Gomment il est cause, 1e sournois?... Il vient à moi hier d'un air aimable,
me dire: Tom, mon cher Tom, tu as envie d'aller à Londres, n'eit-ce pas?..
Vous savez, c'était mon tic, je voulais

MAGASm THEATRAl.

filer à lieudree... je voulait voir Loodret» moll

ARTiitm.

Eh bien, tu y as été et tu l'ai vu...

TOM

Oh! oui, et agréablement encore, je peui m'en flatter!... Je lui réponds : Oh!
ouii... oh! oui... oh! oui, monsieur Halifax!... Kh bien, dit-il, prends mon rha-
prau et mon manteau, monte sur mon cheval, cours devant U voilure de sir
John Dumber, et en arrivant tu auras un bon pourboire, cl tu verras Londres...
Je mets son cbapea^, qui m'allait horriblement malijc mets son manteau, qui
m'était nne fois trop long; je monte surson cheval, qui était une fois trop dur;
je pars d'un galop enragé... Quatre heures après nous étions à Londres... Je fais
un clTort, Je descends de cheval. je preiidi mon chapeau à la main, et j'opvre la
portière osée la ligure la plus agréable que je puis prendre.,, comme cela,
tenex...

JBMNV.

Eh bien f

TOM

Eh bien, il parait que sir John n'ainie pas les figures agréables, car à p< in-
oeui-il vu la mienne à la lueur des lanternes do sa voiture, qu'U m'allonge le
plus vigoureux soufflet !... Ecoulez, j'en al bien reçu, mais jam.iis, au grand ja-
mais, un de la force de celüUla... VU d'abord pour mon pourboire, bon !

ARTHUR

O mon pauvre Toro !

TOM

Pull il ajoute : Conduisez ce drdle-là dans la mansarde, tandis que je vaii
chercher chez le chancelier un ordre pour faire pendre un autre drdle.

JBNNr, .

O mon Dieu !

Oui, oui, c'est comme cela... Ça tous fait de la peine à vous... je le ctiois par-
dieu bien, à qui ça n'en ferait-il pa»7... Alais attendez encore, ce n'est pas
tout... Je monte dans ma mansarde et je me dis : An moins, de ma fenêtre je
verrai Londres... il faisait un clair de lune magniCque!

ARTHUR

C'était une consolation.

Eh bien f

TOM

Eb bien!... ma fenêtre donnait sur une cour, avec un grand mur devant... Un
quart d'heure après, pendant que je regartlois mon mur, on remonte et l'on me
dit : .\llons. allons, il faut repartir!..- Achevai? que je m'écrie ; je commençais à
en avoir déjà assez de cet animal... Sans doute à cheval, qu'un me répond... 11
n'y avau pas à raisonner; je remonte sur mon quadrupède... quand je dis mou

quadrupède, C'en était un autre quatre fois plus dur que le premier. Sir Joliii élatl déjà dans sa voiture; il me rie : Eu avant, drOle, en avant !... Je repars au*

galop... aux trois quarts du chemin, mon cheval s'emporte : je crie pour le retenir, plus je crie, plusil court!... Enfin, je croyaisqu'il allaitm'emporter comme cela au bout du monde, quand en passant devant l'auberge il s'arrête tout court; il parait qu'il a riiabitude de loger ici... Moi, qui n'étais pas prévenu, je saule pardessus ses oreilles; vous comprenez, c'était mon chemin; c'eit alors que vous m'avez entendu crier: Ohl la, 1a.

JE?(.vr.

Mon pauvre Tom !

Obt oui, votre pauvre Tom, il peut s'en vanter d'être inlères.vanLl... Aussi, qu'il me demande jamais un service, votre crocodile de mari!

HALIFAX, rentrant.

Mon cher Tom, fais-moi un plaisir.,,

TOM

Un plaisir à vous?... Jamais... jamali!...

JEVNT.

Mais à moi, Tom?

TOM

A vous, c'est autre chose... Jamais non plus... TOUS êtes sa femme...

baufax.

Fais-moi le plaisir d aller aider le garçon d'écurie à meure le cheval à la voilure.

JEVNY. '

Entends-tu, Tom? je t'en prie...

TOM

Oh ! il faut bien que ce. soit pour vous.... Maif pour lui! jamais, jamais, jamais !...

Et maintenant, à nous , ma petite fempa; eu route I

SEX:«T

Adieu, monsieur Arthur, adieu , adieu ! Embrassez Anna.*

iiALiFAX ouvre la porté, et la trouve gardée par dettx sentfne/fes.

Eh bien!... Qu'est-ce que c'est que cela?

LE SERGENT , cToUant la hallebarde.

On ne passe pas l

HAUFAX.

Commêot, on ne passe pas?

LE 8BRGB.Vr.

Non,

UALIPAX , montrant Arthur,

C'est monsieur qui ne passe pas... mais moit

LE SERGETT.

Personne ne passe jusqu'à l'arrivée de sir John Dumbar.

Oh! le vieux scélérat!... Quand jete le disais...,

ARTHUR

Mais qu'y a-t-ll?... qu'esl-ce que cela signifie?

HAI.IPAX.

Cela signifie que sir John Dumbar aima ma femme.

JEN5Y

Mail je ne Talme pas, mol.

HALim.

balifax.

Ça ne fait rien.

AKTHUft.

Mali sur les terréi de lord Clarendon 11 n'osera rien contre Jenny.

BaUPAX.

C'est juste; mais couirc mol il oser^ quelque chose. ,

AATUVR.

Qu'ose ra-l-U î

RALIPAX.

Il osera me faire pendre.

En effet, cela me rappelle que Tom nous a dit que sir John Dumbar ne s'êt-nit arrêté à Londres que Juste le temps de prendre un ordre pour faire pendre un drOle.

HALIFAX, 5tts à Arthur.

Le drôle, c'est moi.

. AHTHtra.

Ab! mon Dieu!... Comment te tirer de là?

SI TOUS poulies me le dire, tous me rendries serrice.

ARTuua.

Par cette fenêtre... .

11 J a des santioeiles... Toutes ses précautions étaient prises.

Il tombe sur ua fauteuil.

SCÈNE III

sm jou^.

Ah ToiU mon homme 1

JUNT.

Oh! monseigneur...

SIR JOHR.

Ma chère enltnt, voulez-vous me faire le plaisir de me laisser causer cinq minutes arec votre mari?

' JERNT, à BaUfaa,

Eat-ce que je dois...

Oui, noua avoua une alTaire h démêler en- •emble,

Jennjsort.

ARTHUR

Mais, mon oncle...

SIR JOU!1

Ah! tous Yoilà encore, monsieur! Votre affaire est faite... J'ai vu le roi... je lui ai parlé de votre mariage, et comme U pense que votre belle pillageoise vous a inspiré le goOl des champs, il vous défend de rentrer à Londres. Ailes.

ARTHUR

J'obéirai au roi, mon oncle.

SIR iOHN.

C'est bien... c'est très-bien. Aliex, et que je ne pous repoie plus.

SCÈNE IV

SIR JOUR

Eh bien, mon pauvre garçon, nous nous sommes donc laissé prendre...

Ah! monseigneur J voua devez bien m' ^ vouloir.

^IR IOIIN.

Bloi? pas du tout ! .

Je coqçois votre colère contre moi.

SIR JUU.R.

Je ne sait pas ce que tu veux dire.

Votre vengeance est bien légitime.

SIR JOUR

Oui, mais mol, je suis bon prince... je te pardonne.

Comment, sans plaisanterie... vous me pardonnez?...

SIR JOUR

Ohl mon Dieu, oui... et si cela peut le consoler à ton dernier moment...

Comment, à mon dernier moment?..» Mais je crojail que vous me disiez...

SIR iOilR.

Que je te pardonnais... oui... moi... penonnement... Mais reste le roi.

Et le roi...

SIR JOUR

Ne te pardonne pas, lui... au contraire.

Je comprends... 11 sait que c'est mot qui ai tué lord Dudlej.

sm JOHR.

Je ne le lui ai pas dit, espérant toujours trouver un moyen de te sauver, tant tu m'intéressais, mon pauvre ami...

Oui, j'entends... il y a un moyen. ».

SIR JOHN.

Le roi m'a dit : Sir John Dumbar, il me faut l'homme qui a tué Dudley..»

Oui, il le lui faut. .. Je comprends.. . je lui suis nécessaire.

SIR JOHN.

C'est une idée qu'il a , ce bon , cet excellent roi... Sir John Dumbar, a-t-il continué...

Ce bon, cet excellent roi .. toujours.

Oui. . Sir John Dumbar. c'est vous que je charge donc de le découvrir., et si vous ne le découvrez pas, ne vous représentez jamais devant moi...

THEATRICAL

SIR JOHN

Non, tu comprends j'ai fait trop le roi, je suis trop ; dévoué à mon souverain^ pour me priver à tout jamais de revoir son gracieux visage... Alors, je suis parti, en disant que je croyais savoir où était le meurtrier, et que j'espérais revenir bientôt avec lui. Maintenant, tu vois la position... tu es un homme d'esprit... j

RAMPAX.

Monseigneur est trop bon !

SIR JOHN. I

Homme de ressources... I

Monseigneur me flatte. !

Tire-toi de là comme tu pourras.

La chose me paraît bien désespérée, et à moins que monseigneur ne consente à m'aider un peu...

SILL JOHN.

Attends... {Il appelle.) Sergent!...

L« Sergent ouvre la porte.

LF SERGBNT.

Honseigneur...

Vous voyez bien monsieur?

LB SERGENT

Oui, monseigneur.

Il referme U porte.

Voilà tout ce que je puis faire pour toi.

Eh bien, mille reraerements; c'est toujours cela.

Et maintenant, comme je ne suis pas un Turc, et que je me mets à ta place, mon pauvre garçon, je te donne une demi-heure pour faire tes adieux à la femme et à tes amis.

Et après?

Et après, je t'emmène... non pas devant moi, non pas derrière moi... mais avec moi... dans ma voiture!...

C'est bien de l'honneur que vous me faites, monseigneur. . et... et sans être trop curieux, où m'emmenez-Tous comme cela?

Oh! mon Dieu, à Londres... le roi veut un exemple... et tu comprends, si l'on te pendait dans un petit village comme celui-ci, l'exemple serait perdu...

C'est juste... c'est parfaitement jatte.

Il va sans dire que tu pourras répéter là- bas cette charmante histoire que tu m'as faite... Tu sais, cete bonne action... celle pauvre jeune fille qui appelait du secours... Seulement, je le préviens que si tu n'as pas plus de preuves -à donner à tes juges que tu n'en as eu à me donner à moi, cette histoire* toute ingénieuse qu'elle est, pourra bien n'avoir pas plus de succès la seconde fois que la première.

C'est cependant la vérité.

Eh bien, mon garçon, tu la diras, la vérité... en attendant... (Tirant sa montre.) Tu as une demi-heure... tu le sais... il est neuf heures et demie, a dix heures nous partons.

J'ai une demi-heure.

SIR JOILN.

Une demi-heure ?

HALIFAX, tirant sa montre.

Permettez que je compare... il y a dea montres qui avancent d'un moment à l'autre.

sm JOHN.

Oui, plaisante, mon gaillard, plaisante...

11 sort.

SCÈNE V

Je ne plaisante pas du loui, parole d'honneur... au contraire!... Allons, Halifax, mon ami .. voilà le grand moment arrivé... Tu t'attendais que cela finirait un jour ou l'autre ainsi... Seulement tu ne croyais pas quece serait si tôt... Allons donc !.. qu'est-ce que c'est que cela. Halifax? Je crois. Dieu me pardonne, que tu as peur... Non, non... ce u'esl pas U peur... Il y a huit jours, je serais mort en sifflant le Dieu saure le roi... Mais il y abuit jours je n'avais pas une jolie petite femme... une petite femme qui m'aimait... Pauvre Jenny ! c'était bien la peine de me retrouver... pour devenir veuve, après un jour de noce... quand nous

pouvions être si heureux ensemble!... Allons, allons. il ne faut pas penser à tout cela... Supposons que c'est un rêve... un charmant rêve, ma foi!... Mais surtout, laissons-tui ignorer la vérité!... Elle la saura toujours assez tôt... Pauvre petite! Âb! 1a voilà!

SCÈNE VI

JENXi, HALIFAX.

JENNT.

Eh bien, mon ami?

H.ALIFAX.

Eh bien, ma chère petite femme?.. «Depuis que j'ai quitté le village de Stan-nigton, il a'est passé

bien dei choses... J'ai eu une jeunesse orageuse... Crds-orageuse» m4me... Il y a beaucoup d'événemenij que j'avais oubli(<s... Mais il j a des gens qui ont eu meilleure mémoire que mol... de sorte que dans ce momcnl-ci on m'attend à Londres...

On t'attend?... et pourquoi faire?

HAUFIX.

AhI voilà... voilà ce que je ne sais pas préciadment... Cependant, comme tu comprends bien, je devine que ce n'est pas pour m'y porter en triomphe... Je vais probablement avoir un procès.

JINNT.

Long?...

Je 1 espère... Or, comme selon toute probabilité, le procès sera assaisonné d'un peu de prison... de beaucoup de prison, même, tu comprends que pendant ce tcmps>là je ne me soucie point de le laisser exposée aux aimables galanteries de monseigneur.

JB.NNY.

Ob! comment peux-tu craindre...

UALIPAX.

Je crains tout... Je désire donc que tu quittes TAngleterre.

JEX NT.

Et OÙ irai-je, mon Dieu?

Ta iras en France.

JE.N\T

Et là je t'attendrai?

UALIFAX.

Oui, tu m'attendras... je vais le donner une lettre pour la pauvre chère femme qui m'a élevée... Tu lui diras que j'ai été toute ma vie un assez mauvais garnement, attendu qu'elle m'a prodigieusement gâté, cette bonne Gertrude, et que j'ai admirablement profité de la détestable éducation qu'elle m'a donnée... Dis-lui que cette éducation m'a menée loin... et va peut-être me conduire assez haut!... Si l'on ne me retient pas à Londres... et il faudra qu'on m'y retienne bien fort pour que j'y reste... J'irai te rejoindre... Cependant, si tu ne me voyais pas de quelque temps, ne sois pas inquiète... Si tu ne me revoyais pas de longtemps, prends patience. Enfin, si tu ne me revoyais pas de très-loongtemps, de... jamais, par exemple... eh bien, ne te désole pas trop.

JBNNT.

Ahl...

Pense seulement quelquefois à ton ami d'enfance, à ce bon James, à ton mari, ce pauvre Halifax, que tu avais déjà plus d'à moitié corrigé, et que tu aurais fini pas rendre honnête homme tout à fait... si le bon Dieu t'en avait donné le temps. Allons, allons, ne pleure pas; cela ne sert rien, qu'à m'attendrir moi-même... et voilà... iens.oh 1 mais c'est bête comme toat, cela ; je n'y verrai plus pour écrire*

I JENXT.

Ohl mon Dieul mon Dieul

Et lu comprends, il y a des circonstances où l'on a besoin de tout son sang-froid. Ainsi, c'est convenu, aussildt moi parti pour Londres, tu pars pour la France, sans même attendre de mes nouvelles, cela te retarderait trop. Tu vas trouver Gerirude, et comme tu n'as pas beaucoup d'argent, qu'elle n'en a guères et que moi je n'en ai pas du tout, prends ces bijoux, qui, si je ne me trompe, doivent valoir pas mai de guinées.

JENNT.

Qu'est-ce que c'est?

UAUFAX.

Un collier; tu peux le vendre, il est bien à nous; je le paie assez cher pour cela... Ainsi n'aie pas de scrupules; tu peux dire qu'il est à loi, bien à toi!... Quand à moi...

JBN.xy.

Tu sors? où vas-tu?

UAUFAX.

Je vais écrire ta lettre pour Gertrude; il n'y a ici ni plume, ni encre, ni papier... D'ailleurs, ma pauvre petite... là, vraiment, j'ai besoin d'être un instant seul... un instant, puis je reviens. {A partf et tirant sa montre.) Je n'ai plus qu'un quart d'heure, (/aut.) Au revoir donc... embraste>moi encore une fois... c'est peuU-être la dernière. Allons, allons, du courage; attends- moi.

11 entre dans la chambre à gauche,

SCÈNE VII

JENNY, iiule.

Du courage... oui , oui , j'en aurai, je tâcherai d'en avoir... Mais il ne m'avoue pas tout, j'eo suis sûre. Le danger qui le menace est plus grand qu'il ne

dit... Oh! non, je n'irai pas en France, je le suivrai à Londres. (Ici sir John entre) Et si l'argent me manque, je vendrai ce collier comme il me l'a dit.

Elle ouvre l'écritoire et regarde le collier.

SIR JOHN. JENNY

siBJOBiv, au fond.

Elle est seule... Que fait-elle donc?... (/t l'approche doucement et regardant par dessus l'épaule de Jenny, il aperçoit le collier.) Hein?... qu'ai-je vu?...

JENNY, se retournant et cachant le collier.

Quelqu'un! Monseigneur...

SIR JOHN, cherchant à voir le collier qu'elle tient.

Comment, petite, est-ce que je fais peur?

JENNY.

Où est le collier; car on vous le voit.

MAGASIN TINTIN.

mon mari, vous qui le cherchez... et je vous envoie pour notre fille vous aviez fait, je

vous bénissais pour le bonheur de ma vie que je croyais vous devoir.

il est, allons, calme-toi; que de regrets pour un mauvais sujet que tu ne connais que depuis quelques jours, que tu n'aimes pas, que tu ne peux pas aimer!

JENNY.

Vous tous trompez, il y a longtemps que nous nous connaissons, il y a longtemps que je l'aime, car nous sommes du même pays; U est né comme moi au village de Siainington.

sin JOHN, étonné.

SUDnigtonl... tu es née a Sianniglon 7

JENNY

Cest U que James m'a souvent défendue, pro»

iégée, pauvre orpheline quo j'étais. •«

SIR JUUN.

Orpheline 1... née à iitaunigton !... et j'ai cru reconnaître 1... Mon enfant, ce collier, je veux voir

ce collier. ••

JEXXY.

Hais, monseigneur... «

Je veux le voir, te dis-jc; U le faut.

JBR4NY.

Le voici.

sia jûUN. •

Àht

JENNY

Monseigneur, U est a moi, bien h moi.

A toil... {Halifàs entra.) Halifax! (i Jenny) Va, raonenfanij laissc-Hous. Je le rendrai ce collier, mais maintenant ü faut que je cause avec. . .

avec (on mari.

II U conduit jusqu'à U porte.

HALIFAX, lê\$ regardant.

QuVuU donc, le digne gentilhomme?

AX

De fuir... . moi?.*.

Ecoute...

Je se perds pas use parole, mosseigaeari

Sn JOHN.

Tu quitteril l'Angleterre.

BALIPAX.

A rioilaut même. Je n'y tiess pu è l'Angleterre. <

sia JOHN.

Tu iras...

BAUFAX.

En France?

Nos, ce n'est pas assez loin encore.

En Espagne?

Sm JOHN.

Plus loin... plus loin encore... es Amérique !

En Amérique, en Afrique, aux Grandes-Indes, où vous voudrez.

Oui... oui... et où tu seras, je te ferai passer deFargenl... beaucoup d'argent.

UALIFAX.

Ah! monseigneur!... Eh bien, je commence à croire que je vuus avais mal jugé... El quand . partirai-je?

Tout de suite !

Tout de suite, c'est cela... Et ma femme? ^

Il est inutile que tu la voles.

IIAI.IFAX.

Comment! il est innile que je la voie? Est*ce que vous croyez, par hasard, que je partirai sans ma femme?

SIH JOHN.

Certainement... cl c'est à celle condition seule...

Très-bien, et je comprends votre projet. Ah!

c'est noble!., ah ! c'est grand, c'est généreux!... merci, monseigNCur, merci!... Mais je me rappelle vos paroles, monseigneur. Vous m'avez marié parce que vous ne pouviez, disiez-vous, chasser sur les terres de lord Clarendon. £b bien , c'est moi qui vous le dis, monseigneur, vous ne chasserez pas sur les miennes.

Blais tu veux donc, malheureux. . •

Ab! faites ce que vous voudrez, monseigneur cela m'est bien égal. Est-ce que vous croyez que j'ai peur de la mort, mol?... Ab ! dans ce cas, vous voua trompez étrangement! La mort!..., eh bien, mais il va sixansque je jonearecelle, et II y a des jours où deux ouirola fois nous nous soiomes trouvés en face Ton de l'autre... la mort fbire peur a un soldat, à un raffiné, À un duelHstê !... Allons donc! voulez-vous prendre one letoa de courage, monselgaeur,? ch bien, venez me voir nourirt

SCÈNE X

Les &lftuK9» JENNY, enfranC.

JE?i»t.

UonDieuI... mon Dieu!... qu'y a-uil?

SIR ioiiiN, s'approchant d'ellû»

Rien... rien, mon enfant.

lliLIFAX.

Un.insUnt, monseigneur, je vis encore, ne U touchez* pas!

\$tn.jou!*{.

Mais je le dis...

HALIPAI.

Viens ici. Jenny... viens, pauvre enfant, viens, pauvre temme qu'on veut faire veuve ou dé»> honorée.

JEVNV.

Ohr mon Dieu! que me dis-tu.? Monseigneur m'avait laissé espérer , monseigneur m'avait promis...

Oh! oui... monseigneur est généreux... monseigneur me propose la vie... il me propose de fuir, mais à une condition, c'est que lu resteras ici, toi!...

iBNVY, se rapprochant de lui.

Oh! jamais, jamais je ne quitterai mon mari!

iiiUFAX, la ierrant sur son eaur.

Bien, bien, ma pauvre enfant. Viens là

N'esl-ce pas, ceia est odieux?... .MaU il avait pensé, CCI homme, compris-lii, il avait p»-nsé que pour sauver ma vie je consentirais à le faire méprisable à tes propres yeux, et qu'abandonnée par moi, alors tn t'abandonnerais à lui, il avait pensé que lu consenliraU à devenir

Arrête,- malheureux! Puisqu'il faut te le dire, U femme, c'est ma fille!.,.

UAUFAX.

Votre fille?

JE-XMT.

Moi, monseigneur, jç suis...

Sin JOHN.

Oui. ma fille, que je cherchais, que je viens de reconnaître à ce collier que j'ai laissé à sa mère; ma fille que j'ai perdue en Ve la donnant, et que je voulais sauver en l'éloignant d'elle.

JB.VNY.

Mais, monseigneur...

. IIALIPAX.

Comment... cecolüer... je n'y comprend» plus rien. C'est donc loi que j'ai sauvée, il y a huit jours, danç une auberge de SULton.

JENNY

Dans une auberge de Stiltoo, un homme poursuivait une jeune fille qui appelait du secours et qui a perdu son collier,

Oui, oui, c'est cela. La nuit i onze heufref.

nufitr*

mil c'eit ÀB&âl

Silence! tais-toi. lais-toi... Je comprends tout maintenant, monseigneur. Ahlvousavez retrouvé ' votre enfant sans la chercher? eh bien, il est ben I que vous sachiez comment vous ne l'avez pas re« I trouvée déshonorée.

I Sm JOHN.

Déshonorée? que veux tu dire?

j Oh ! mon Dieu oui; je vous ai déjà raconté cette ' histoire et vous m'en avez demandé la preuve, ^h bien, U preuve, la voilà.

Comment, celle femme?

Aux cris de laquelle je suis accouru, cette femme qu'un lâche insultait dans une chambre d'auberge.

Eh bien?

IIAIIIFAX.

Eb bien, ce lâche c'éuil lord Dudley, et ceCle femme c'était votre (ille.

JRNNY.

Oh ! oui. monseigneur, oui, c'est la vérité tout entière, je le jure.

Et maintenant, monseigneur, maintenant vengez ta mort de voire digne ami lord Dudley, maintenant faites pendre le sauveur de votre enfant, vous avez du'is votre poche tout ce qu'il faut pourceU. Lettre de Dudley, lettre du roi, ordre du chaudier.

Oh! non, non. Tiens, Halifax, mon ami. lient, les voila tous ces papiers. Tiens, déchirés, déchirés.

IIAUFAX.

En plus petits morceaux, eu plus petits morceaux, s'il vous plaît?... Sauvé! ah I je suis sauvé! c'est comme si tous les parlements de la terre y avaient passé. A la bonne heure, voilà un bon mouvement. Bravo, monseigneur, voilà une belle action, et comme une bette action ne doit jamais rester sans récompense, je vais récompenser votre belle action en vous rendant votre fille.

Comment, ma fille? mais la voilà, ma fille*

* Non, non pas tout à fait, monseigneur, vous vous trompez, votre fille... {H va prendre Arma.) la voilà. Venez, miss Anna, et tombez aux genoux de votre père. Et si vous en doutez... {lui pre^nant le collier des mains) mon enfant, reconnaissez-vous ce bijou?

ANNA

Le collier qui m'a été légué par ma mère au moment de sa mort. Mais vous êtes donc sir George Herbert, monseigneur?

Le nom que je portais dans ma fuite. Oh 1 c'est eUe 1 c'en bien elle.

Digitizea by Gbogle

MAGASIN THEATRAL

Et oui, c'est bien eile.

sin loiiH.

Viens, mon enfant. Tiens, j'aurai du moins une satisfaction, ce sera celle de déshériter monsieur mon neTCU. Oui, oui, tu auras toute ma fortune, Anna. Vous entendu, je donne tous mes biens à mon enfant.

A vos enfants , c'ut-àHiire.

SIR JOUN.

Commenté mu enfants?

Sans doute. Miss Anna est mariée.

SIR JOUT

Mariée? sans mon consentement?

UjgjFAX.

Vous n'étie pas là. .. je lui ai donné le mien.

sut JOUH.

Et ce mari?

HALIFAX, omenanl ArlAur.

Le roici, monseigneur.

i Sta JOHN.

I Mon nereu , comment?

i ARTHUR.

Oui, mon oncle, cette petite paysanne que j'aimais, que j'ai épousée, c'était Anna.

SIR IOUR.

Allons ! il ut écrit que je ne me débarrasserai jamais de ce garçon-là.

Oh I mon Dieu oui, c'est impossible, vous le ren- TOyei par la porte, il rentre par la fenêtre; tous le chassu comme neTCu, il revient comme gendre... Et maintenant, monseigneur, bénissn Totte fille qui vous tend les bras... bé-

nisses ma femme qui a veillé sur elle... bénissei-moi, qui I TOUS l'ai rendue, et que Dieu tous bénisse. ClIOEim.

Am : Cïueur final Fargeau,

Plus de débats, plus de ijuerelle, flous pouvons nous donuer la main.

Car la tendresse paternelle Plaide la cause de l'hymen.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_7FYoJbdUWGcC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.